

Biblioteka
UMK
Toruń

021780/4

021780/4

ETUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES
SUR LA POLOGNE MÉDIÉVALE
IV

LA
PRÉTENDUE CHRONIQUE
HONGARO-POLONAISE

PAR

PIERRE DAVID

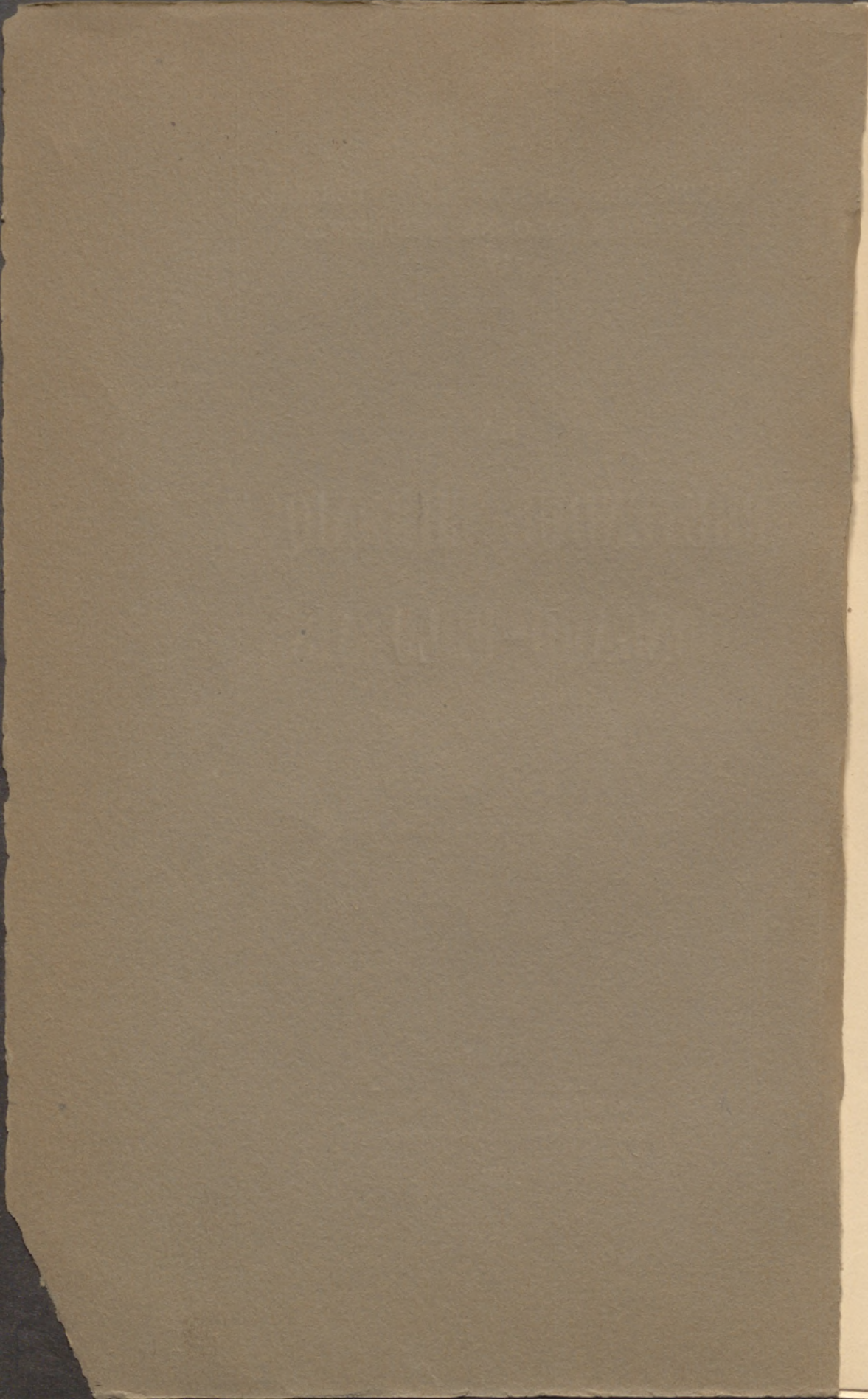
Chargé de cours à l'Université de Cracovie.



PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE LIBRAIRIE
« GEBETHNER ET WOLFF »
123, Boulevard Saint-Germain, 123

1931



Hommage annuel
présenté

LA PRÉTENDUE CHRONIQUE
HONGARO - POLONAISE

LA PRESIDENTE CH. WOOD

HONGKONG - BULOYARD

*Str. de
de regni:* { 189.104. II-4
384.346. III-4
364.249. II-4.

ETUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES
SUR LA POLOGNE MÉDIÉVALE

Mem

IV

LA
PRÉTENDUE CHRONIQUE
HONGARO-POLONAISE

PAR

PIERRE DAVID

Chargé de cours à l'Université de Cracovie.



PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE LIBRAIRIE
« GEBETHNER ET WOLFF »
123, Boulevard Saint-Germain, 123

1931

74.389



Wylączono z zasobu
dubletów Bibl. Jagiell.



021780

W. 1782 / 71

AVANT-PROPOS

Au point de départ de cette étude, il y a le désir de savoir dans quelle mesure il est possible d'employer comme un document d'histoire une compilation connue honorablement sous le nom de « Chronique hongro-polonaise ». Prise au sérieux à sa découverte, cette pièce a éprouvé depuis des fortunes diverses : une brillante étude de E. Świeżawski l'avait classée parmi les légendes ; Ignace Rosner y vit une œuvre hongroise du ^{xiii}^e siècle. Kaendl y a reconnu un remaniement polonais, fait au ^{xiv}^e siècle, d'une série de textes hongrois ; mais W. Kętrzyński en fait le document le plus vénérable de toute l'histoire hongroise et polonaise : l'auteur serait un clerc slovaque venu de Hongrie en 1086 avec Měsko, fils de Boleslas Śmiały. Aujourd'hui les historiens hongrois le considèrent comme une fable épique ; mais en Pologne on se résigne mal à ne pas faire quelque état des gloires nationales qu'il chante. Et la *Bibliotheca hagiographica latina* des Bollandistes place encore cette Chronique en un fort bon rang parmi les Vies de saint Etienne de Hongrie. Il valait peut-être la peine de chercher à voir clair.

La légende épique ou hagiographique est objet d'histoire : mais il faut la traiter comme un fait historique à interpréter et non comme une source et un document. Distinguer les genres littéraires est la première condition

du progrès dans la connaissance du passé. Si l'on se trouve en présence d'un texte écrit longtemps après les événements qu'il raconte, si la chronologie en est fantaisiste alors même que la géographie en serait exacte, s'il ignore les sources authentiques ou les contredit, s'il comble les lacunes de l'histoire là précisément où il y a intérêt ou tendance à les combler, si l'on peut y constater des idéalizations de personnages et de faits, des transformations de perspectives, des anticipations intéressées, et que l'on discerne en même temps les mobiles psychologiques qui en rendent compte, alors il faut renoncer à utiliser ce texte comme on utilise une charte ou une chronique authentique. Il faut renoncer à le découper en lambeaux, les uns trop évidemment fabuleux, que l'on écarte, les autres apparemment utilisables. Toute donnée de ces compositions qui n'est pas contrôlée par de vrais documents et des sources sérieuses a contre elle la présomption du genre littéraire auquel appartient l'ensemble : elle est suspecte de relever de la fiction. Il est vain de postuler des sources perdues ; il est périlleux de les vouloir reconstituer à l'aide de ces fragments épiques. Ce sont là des matériaux friables et sans arêtes, qui ne tiennent à rien et ne soutiennent rien : c'est à eux que l'on doit tant d'hypothèses aventurées, tant de châteaux sur les nuées, tant de constructions dont on inter-change à volonté les éléments sans arriver à rien édifier de solide.

Dans la nomenclature géographique, le lecteur français de ce travail voudra bien noter que le terme Petite Pologne s'entend du pays de Cracovie et de Sandomir, que Grande Pologne s'entend du pays de Poznan, de Gniezno et de Kalisz, et que Galicie est pris dans son sens historique de pays de Halicz ou de Léopol. Je garde à certains noms de villes leur forme classique française venue des sources latines : je dis Cracovie, Sandomir, Léopol, comme je dis Florence, Londres ou Vienne. Les noms de personne sont aussi traditionnels : ainsi

Boleslas et Stanislas ; je demande pourtant la permission pour la clarté, de réserver la forme Ladislas aux princes hongrois, et Wladislas aux princes polonais. On sait que la forme Miecislas est une fantaisie du siècle de Długosz : les princes que l'on appelle encore trop souvent ainsi portent dans les sources le nom de Misaca, Miseco, et dans Gallus, Mesco. Je retiendrai cette dernière forme parce qu'elle est en somme traditionnelle et plus accommodée aux habitudes phonétiques françaises que la forme polonaise Mieszko. De même je donne au chroniqueur de Grande Pologne le nom qu'il se donnait lui-même, c'est-à-dire Basco. Je prie le lecteur polonais de n'y voir ni ignorance ni parti-pris.

BIBLIOGRAPHIE

I

Sources Hongroises.

- Annales Posonienses* (997-1203). — L. Endlicher, *Rerum Hungaricarum monumenta Arpadiana*, I, 55-59 ; W. Arndt, *Monumenta Germaniae historica, Scriptores*, XIX, 571-573 ; W. Wattenbach, *Archiv für österreich. Gesch.*, XLII (1870), 502-505 ; Florianus, *Historiae Hungaricae fontes domestici*, III, 208-211.
- Anonymus Belae regis notarius. Gesta Hungarorum* (819-931), écrit dans les premières années du XIII^e siècle. — Endlicher, op. cit., 15-54 ; Florianus, op. cit., II, 1-51.
- Simon de Kéza. Gesta Hungarorum*, écrit à la fin du XIII^e s. — Endlicher, op. cit., 85-123 ; Florianus, op. cit., II, 52-93.
- Simon de Kéza de nobilibus advenis*. — Endlicher, 124-128 ; Florianus, II, 93-97.
- Chronica Hungarorum antiqua* (*Chronicon Budense*). — Jos. Podhradczky, *Budae*, 1838.
- Chronica de gestis Hungarorum* (*Chronicon Dubnicense*). — Florianus, III, 1-204.
- Chronicon de gestis Hungarorum* (*Chr. pictum Vindobonense*). — Florianus, II, 100-245.
- Chronicon rhythmicum Hungariae* (attribué à Henri de Mügel). — Engel, *Monumenta Ungarica*, Vienne, 1809, 1-54.
- Johannes de Thuróc seu de Thuróc, Chronica Hungarorum* (fin du XV^e siècle). — Schwandtner, *Scriptores rerum ungaricarum*, I, 39-291.
- Vita major Stephani regis Hungarorum*. — Endlicher, 139-153 ; Florianus, I, 10-27 ; W. Wattenbach, *MG. SS.*, XI, 229-239.
- Vita minor Stephani regis*. — Endlicher, 154-162 ; Florianus, I, 1-10 ; W. Wattenbach, *ibid.*, 226-229.

- Vita Stephani regis* (attribué à l'évêque Hartwig). — Endlicher, 163-192 ; P. L., CLI, col. 1207-1234 ; Florianu, I, 32-70.
- Vita Heinrichi seu Emerici ducis*. — Endlicher, 193-211 ; Florianus, I, 129-130 ; Acta Sanctorum (A. Poncelet), nov. II, 487-490.
- Vita Gerardi episcopi Chanadensis*. — Endlicher, 205-234 ; Acta Sanctorum, septembr. VI, 722-725.
- Vita Andreae seu Zoerardi et Benedicti* (attribué à Maur, év. des Cinq Eglises). — Endlicher, 134-138 ; Acta Sanctorum, jul. IV, 333-337.
- Georgius FEJER. — Codex diplomaticus Hungariae ecclesiasticus et civilis, I-VIII, Budapest, 1829-1837.
- H. MARCZALI. — Enchiridion fontium historiae Hungaricae, 1902.

Sources Polonaises.

- Anonymus qui Gallus nuncupatur. De rebus gestis Poloniae principum* (des origines à 1110). — J. Szlachtowski et R. Koepke, MG. SS., IX, 423-478 ; P. L., CLX, col. 859-963 ; A. Bielowski, Monumenta Poloniae historica (cité ici MP.), I, 391-484.
- Magister Vincentius. Chronicon* (des origines à 1202). — A. Bielowski, MP., II, 193-453.
- Goslaus Basco. Chronicon* (Kronika Wielkopolska), des origines à 1271. — Al. Maciejowski, MP., II, 454-598.
- Chronicon principum Poloniae* (recension silésienne de Maître Vincent, avec larges emprunts à Gallus). — Gust. Ad. Stenzel, Scriptores rerum Silesiacarum, I, 38-72 ; Zyg. Węclewski, MP., III, 423-578.
- Annales Kamenzenses*. — Roepell et Arndt, MG. SS., XIX, 580-582 ; A. Bielowski, MP., II, 776-778.
- Annales Cisterc. Henrichovienses*. — Arndt, MG. SS., XIX, 547-548 ; A. Bielowski, MP., III, 699-704.
- Annales Silesiae compilati*. — Arndt, MG. SS., XIX, 537-540 ; M. Błazowski, MP., III, 669-679.
- Annales Cracovienses compilati* (966-1291). — Roepell et Arndt, MG. SS., XIX, 585-606 ; A. Bielowski, MP., II, 828-852.
- Annales dites de Traska*. — Roepell et Arndt, MG. SS., XIX, 612-656 ; A. Bielowski, MP., II, 828-852.
- Annales Polonorum* (Annales de Petite Pologne). — Roepell et Arndt, MG. SS., XIX, 612-656 ; A. Bielowski, MP., II, 818-825, et III, 140-202.

- Annales Sendivogii* (ou de Sędziwoj). — MG. SS., XXIX, 425-430;
A. Bielowski, MP., II, 872-880.
- Annales* du ms. *Krasinski* 83 (notes des Dominicains de Sandomir). — R. Maurer, MP., III, 127-133.
- Annales dites de Sainte-Croix*. — R. Maurer, MP., III, 53-88 ;
— Autre recension : A. Lorkiewicz, MP., III, 296-312.
- Catalogi episcoporum Cracoviensium*. — W. Kętrzyński, MP., III, 313-376.
- Cronica Hungarorum cum cronicis Polonorum et Vita sancti Stephani* (Chronique hongaro-polonaise). — Endlicher, 60-82 ; St. Pilat, MP., I, 495-516.
- Epitome de l'ouvrage ci-dessus. — W. Kętrzyński dans *Rozprawy Akad. Umiejętnosci, Wydział hist. filoz.*, sér. II, t. IX (og. zb. t. XXXIV), Cracovie, 1897, p. 365-373.
- Johannes Długossius senior canonicus Cracoviensis* (Długosz). *Historiae polonicae, libri XII*. — Ignatius Zegota Pauli, impensis Al. Przeździecki, Cracovie, 1873-1878, tomes 10-14 des Œuvres complètes.
- Ejusdem Liber Beneficiorum diocesis Cracoviensis*, Cracovie, 1863, Tomes 7-9 des Œuvres complètes.
- Mag. Vincentius, O. P. Vita S. Stanislai*. — W. Kętrzyński, MP., IV, 362-438.
- Vita beatissimi Stanislai Cracoviensis episcopi nec non legende sanctorum Polonie Hungarie Bohemie Moravie Prussie et Slesie patronorum in Lombardica historia non contenta*. — Cracovie, Jean Haller, 1511.

Sources Étrangères.

- Annales Altahenses majores*. — W. Giesebrecht, MG. SS., XX, 772-824.
- Annales Augustani*. — Pertz, MG. SS., III, 123-136, et dans les *Scriptores rerum Germanicarum in usum scholarum*.
- Annales Hildesheimenses*. — Pertz, MG. SS., III, 90-112, et dans les *Scriptores...* in usum scholarum.
- Albericus monachus Trium Fontium* (Aubri des Trois Fontaines, Cistercien champenois). *Chronica ab origine mundi ad annum 1241*. — Scheffer-Boichorst, MG. SS., XXIII, 631-950.
- Bruno Querfurtensis. Passio sancti Adalberti episcopi et martyris*. — Pertz, MG. SS., IV, 596-612 ; A. Bielowski, MP., I, 189-222 ; *Acta sanctorum* (Henschen), avril III, 187-198.
- Bruno Querfurtensis. Vita Quinque fratrum Poloniae*. — R. Kade, MG. SS., XV, 2, 716-738 ; W. Kętrzyński, MP., VI, 388-428.

- Cosmas decanus Pragensis. Chronicon Bohemorum.* — R. Koepke, MG. SS., IX, 1-132 ; W. Wl. Tomek, Fontes rerum Bohemicarum, II, 1-370 ; P. L., CLXVI, col. 55-214.
- Andreas Dandulus. Chronicon Venetum.* — Muratori, Scriptores rerum italicarum, XII, 13-416.
- Herimannus Augiensis. Chronicon de sex aetatibus mundi, ab orbe condito.* — Pertz, MG. SS., V, 67-133 ; P. L., CXLIII, col. 55-264.
- Lampertus monachus Hersfeldensis. Annales.* — O. Holder-Egger, Scriptores rerum Germanicarum in usum scholarum.
- Johannes Canaparius. Vita et passio sancti Adalberti.* — Pertz, MG. SS., IV, 581-595 ; P. L., CXXXVII, col. 859-888 ; Al. Batowski, MP., I, 162-183 ; Acta Sanctorum (Henschen), avril III, 178-187.
- Passio sancti Adalberti Pragensis ep.* — G. Waitz, MG. SS., XV, 2, 706-708 ; A. Bielowski, MP., I, 153-156.
- Petrus Damiani. Vita sancti Romualdi.* — Acta Sanctorum (Henschen), février II, 104-124 ; Mabillon, Acta, SS.O.S. Ben. saec., VI, 1, 280-312 ; P. L., CXLIV, col. 953-1008.
- Regino Prumiensis abbas. Chronicon ; Continuator Reginonis.* — Pertz, MG. SS., I, 536-629 ; P. L., CXXXII, col. 13-150 ; F. Kurze, dans les Scriptores... in usum scholarum.
- Sigebertus Gemblacensis Chronographia.* — L. C. Bethmann, MG. SS., VI, 300-535 ; P. L., CLX, col. 57-546.
- Thietmarus ep. Merseburgensis. Chronici libri VIII.* — Lappenberg, MG. SS., III, 733-871 ; P. L., CXXXIX, col. 1183-1422 ; recension de F. Kurze, dans les Scriptores... in usum scholarum.
- Wipo capellanus Conradi II. Gesta Chuonradi II imperatoris.* — Pistorius (1607), réédité dans MG. SS., XI, 254-275, et P. L., CXLII, col. 1217-1248 ; H. Bresslau, dans les Scriptores rerum Germanicarum in usum scholarum.

II

Travaux Modernes.

- Józef Birkenmejer. — Legenda łysogórska o Bolesławie Chrobrym, dans *Pamiętnik literacki*, XXVIII (1931), I, p. 24-39.
- D. Csanski. — Arpad und die Arpaden, Budapest, 1908.
- A. Csuday. — Geschichte Ungarns, Berlin, 1899.

- Jan Dąbrowski. — Średniowieczne kroniki węgierskie, dans les *Sprawozdania gimn. św. Jacka w Krakowie*, Cracovie, 1914.
- A. Domanovszky. — Die Geschichte Ungarns, Munich et Leipzig, Rösl, 1923.
- E. Dümmler. — Pilgrim vom Passau und das Erzbistum Lorch, Leipzig, 1854.
- Dzieje Polski średniowiecznej*. — T. I, par R. Grodecki et St. Zachorowski ; T. II, par Jan Dąbrowski, Cracovie, 1926.
- Ks. J. Gacki. — Benedyktyński klasztor św. Krzyża, Varsovie, 1873.
- Albert Hauck. — Kirchengeschichte Deutschlands, t. IV, Leipzig, 3^e éd., 1904.
- Balint Homan. — Geschichtliches in Nibelungenslied, Berlin, 1924.
- R. Fr. Kaindl. — Studien zu den ungarischen Geschichte, dans *Archiv f. österreich. Geschichtquellen*, t. 81, 82, 84, 88, Vienne, 1894-1900.
- Wojciech Kętrzyński. — O Kronice Węgiersko polskiej, dans les *Rozprawy Akad. Umiejętności w Krakowie*, Wydział hist. filos., XXXIV (1897), p. 355-392.
- Marjan Lodyński. — Węgry lennem Stolicy apostolskiej, dans le *Kwartalnik historyczny*, XXIV (1910), p. 36-66.
- C. A. Mac Cartney. — The Magyars in the 9th century, Cambridge, 1930.
- H. Marczali. — Ungarns Geschichtquellen im Zeitalter der Arpaden, 1882.
- Ignacy Rosner. — Kronika węgiersko polska, studyum krytyczny z historiografij średniowiecznej, Cracovie, 1886.
- Władysław Semkowicz. — Geograficzne podstawy Polski Chrobrego, Cracovie, 1925.
- E. Świeżawski. — Zarysi badan krytycznych nad dziejami historiografią i mitologią do XVgo wieku, 1871.
- Amédée Thierry. — Histoire d'Attila et de ses successeurs jusqu'à l'établissement des Hongrois en Europe, Paris, 1865, 2 volumes.
- H. G. Vogt. — Adalbert von Prag, Berlin, 1898.
— Bruno von Querfurt, Mönch, Eremit, Erzbischof der Heiden, und Märtyrer, Stuttgart, 1907.
- Th. Wojciechowski. — Szkice historyczne jedenastego wieku, 2^e éd., Varsovie, 1925.
- St. Zakrzewski. — Bolesław Chrobry Wielki, Léopol, 1925.
— Mieszko I jako budowniczy państwa polskiego, Varsovie (s. d.).
- H. Zeissberg. — Die polnische Geschichtschreibung des Mittelalters, Leipzig, 1873.

1. The first part of the paper is devoted to a general
discussion of the problem of the origin of life.
2. The second part is devoted to a discussion of the
problem of the origin of the human race.
3. The third part is devoted to a discussion of the
problem of the origin of the human mind.
4. The fourth part is devoted to a discussion of the
problem of the origin of the human soul.
5. The fifth part is devoted to a discussion of the
problem of the origin of the human body.
6. The sixth part is devoted to a discussion of the
problem of the origin of the human spirit.
7. The seventh part is devoted to a discussion of the
problem of the origin of the human intellect.
8. The eighth part is devoted to a discussion of the
problem of the origin of the human will.
9. The ninth part is devoted to a discussion of the
problem of the origin of the human emotions.
10. The tenth part is devoted to a discussion of the
problem of the origin of the human passions.
11. The eleventh part is devoted to a discussion of the
problem of the origin of the human desires.
12. The twelfth part is devoted to a discussion of the
problem of the origin of the human fears.
13. The thirteenth part is devoted to a discussion of the
problem of the origin of the human hopes.
14. The fourteenth part is devoted to a discussion of the
problem of the origin of the human dreams.
15. The fifteenth part is devoted to a discussion of the
problem of the origin of the human imaginations.
16. The sixteenth part is devoted to a discussion of the
problem of the origin of the human memories.
17. The seventeenth part is devoted to a discussion of the
problem of the origin of the human judgments.
18. The eighteenth part is devoted to a discussion of the
problem of the origin of the human conclusions.
19. The nineteenth part is devoted to a discussion of the
problem of the origin of the human decisions.
20. The twentieth part is devoted to a discussion of the
problem of the origin of the human actions.

CHAPITRE PREMIER

Histoire sommaire de la Hongrie

au XI^me siècle

Au moment où, refoulées par les Khazar et les Petchenègues, les tribus hongroises franchissent les Carpathes et les Alpes de Transylvanie pour déboucher dans la plaine de la Tisza (895), ces tribus se composent d'un élément finnois et d'un élément turc fondus depuis longtemps dans leur ancien habitat au pied des monts Ourals, auquel est venu s'ajouter l'appoint des Kavars de race turque. Ces derniers s'installent dans le bassin supérieur de la Tisza et dans la Transylvanie, tandis que le gros du peuple occupe la plaine et déborde bientôt sur la Pannonie en franchissant le Danube. Les envahisseurs trouvaient dans tous ces pays, superposées aux restes des anciennes populations et à ceux des Avars, des tribus slaves, éparpillées sans cohésion à l'est du Danube, groupées à l'ouest dans l'état de Grande-Moravie. Mais ce royaume éphémère, battu en brèche par les empereurs germaniques, reçut le coup de grâce des Hongrois (906). Ceux-ci ne songeaient pas encore à s'arrêter dans la riche plaine qui leur était ouverte : pendant plus d'un demi-siècle, leurs cavaliers vont passer comme un torrent sur les plus belles provinces de l'Europe : Italie, Bavière, Saxe, Thuringe, Lorraine, Bourgogne, Champagne et Aquitaine. Cependant le rythme des incursions se ralentit peu à peu ; de timides rapports de voisinage

s'établissent avec la Bavière ; enfin, le 10 août 955, Otton le Grand inflige aux Hongrois sur les bords du Lech, devant Augsbourg, une défaite qui leur ferme l'Allemagne et l'Italie.

Dès lors, le peuple hongrois en a fini avec l'ère des razzias ; il va créer un état, hésiter un instant entre Rome et Byzance, et se décider enfin à entrer dans les cadres de la civilisation occidentale. Le duc Geiza se révèle apte à faire œuvre de politique ; il est hospitalier et généreux aux voyageurs et aux aventuriers. Les missionnaires allemands entreprennent de convertir son peuple. L'évêque Pilgrim de Passau, qui se considère comme légitime héritier des évêques de Laureacum et de la Pannonie romaine, est tout disposé à voir dans les Hongrois un peuple facile à gagner au Christianisme, et destiné à se ranger sous l'autorité du siège métropolitain qu'il rêve de créer pour sa ville épiscopale. Il rend au pape Benoît VI le meilleur témoignage de leurs bonnes dispositions et dénombre complaisamment les milliers de nobles qu'il a baptisés. Les Ottons choisissent volontiers dans l'épiscopat allemand les ambassadeurs qu'ils envoient en Hongrie ; des missionnaires, évêques ou moines, tels que Wolfgang, viennent de Ratisbonne et de Saint-Gall. Bientôt les disciples de saint Romuald et leur maître lui-même tenteront avec des succès contestés des voyages apostoliques vers la Hongrie. Geiza lui-même aurait accepté le baptême vers 973, en cette année où des ambassadeurs hongrois paraissent avec des présents à la cour impériale. Cependant il se défie des missionnaires allemands qui proposent, avec la foi chrétienne, la reconnaissance de l'autorité impériale. Il préfère les apôtres italiens et surtout tchèques (1).

(1) Lettre de Pilgrim (973) : H. Marczali, *Enchiridion*, p. 57 ; Fejer, I, 260. Ambassade de 973, *Annals Hildesheim*. à cette an-

Geiza avait épousé une fille de Gyula, chef des tribus établies en Transylvanie, baptisé par des missionnaires de Byzance. Cette femme que les sources hongroises appellent Sarolta (1) lui donna un fils Vaïk, et au moins deux filles dont l'une épousa Obo, baptisé sous le nom de Samuel, chef des Kavars de la Haute Tisza ; l'autre fut mariée au doge de Venise Otto Orseolo.

Geiza était un assez médiocre chrétien : une fois baptisé, il croyait encore prudent, — et s'estimait assez riche pour cela, — de partager ses offrandes entre le Dieu de son évêque et les idoles de son peuple. Sarolta que les Slaves du pays appelaient la Blanche Princesse (*Belek-negini*) nous est représentée par Thietmar comme une virago qui buvait sec, montait à cheval comme un homme et avait des fureurs meurtrières. Bruno de Querfurt, dans sa Vie de saint Adalbert, fournit un témoignage moins partial : la princesse qui gouvernait sous le nom de son mari fut celle qui introduisit le christianisme parmi son peuple (2).

Vaïk, baptisé en 995 sous le nom d'Etienne par saint Adalbert évêque de Prague et martyr, épousa la princesse bavaroise Gisèle. Par là, l'héritier de Geiza s'alliait aux plus illustres familles du monde germanique et roman à la fois. Des princesses bourguignonnes apportèrent dans les principales cours d'Allemagne les influences religieuses et civilisatrices de leur pays. Adélaïde, sœur de Conrad le Pacifique, épousa l'empereur Otton le Grand.

née. Bruno de Werden, ambassadeur d'Otton, II : Fejer, I, 257. — Sur l'évêque Prunwart, Nécrologe de St Gall, 2 février. — Sur St Wolfgang : Othlo, *Vita S. Wolfgangi*, MG. SS., IV, 530. — Sur Romuald, sa vie par Pierre Damien, ch. 39.

(1) Belae Notarius, ch. 27.

(2) Thietmar, IX, 4. La rédaction est confuse ; cependant il ressort que Thietmar parle ici d'Etienne, de son père (Deviux) et de sa mère. Bruno, *Passio Adalberti*, MP., I, 211.



Parmi les filles de ce Conrad, l'une, Berthe, fut la femme du roi Robert II de France ; une autre, Gerberge, femme d'Hermann de Souabe, maria ses filles aux ducs de Souabe, de Carinthie, de Haute-Lorraine, et à l'empereur Conrad II. Gisèle, fille de Conrad le Pacifique, elle aussi épousa le duc Henri de Bavière et fut mère de l'empereur Henri II et de notre Gisèle de Hongrie.

Celle-ci fut digne des autres princesses de sa famille ; Hermann de Reichenau nous la dépeint comme une pieuse femme toute adonnée aux bonnes œuvres et à l'aumône (1).

En 1001, Etienne fut admis dans la famille des rois chrétiens, amis mais non sujets de l'empire, par le pape Sylvestre II et l'empereur Otton III : le pape lui donna la couronne ; l'empereur lui remit la lance dorée, copie de celle que les Ottons regardaient comme le signe sacré de leur autorité impériale (2). Un an avant, Otton avait remis la lance à Boleslas Chrobry de Pologne auprès du tombeau de saint Adalbert ; mais le duc polonais n'avait pas reçu la couronne : différence qui ne manqua pas d'enorgueillir pour longtemps les Hongrois.

Etienne entreprit de faire l'unité des tribus sous son autorité : dès 1003, il chassait de Transylvanie le frère de Sarolta, que Thietmar de Merseburg appelle Procuj, et auquel Boleslas de Pologne donna une ville forte aux frontières du territoire hongrois (3). Il paraît même avoir fait reconnaître son autorité à certaines populations ruthènes, fixées au sud des Carpathes.

Gisèle avait donné à son mari un fils appelé Henri, du nom des Henri de Bavière ; les sources hongroises

(1) Hérimanni Aug., Chronicon, à l'an 995.

(2) La bulle de Sylvestre II à Etienne (Fejer, I, 274), connue depuis le *xviii*^e s., est un faux grossier.

(3) Thietmar, IV, 4, Ann. Hildesheim., an. 1003. Etienne chassa son oncle de ce refuge.

tardives le nomment Emeric. Etienne le fit reconnaître de son vivant comme son successeur ; en attendant, il le créa duc de ces Ruthènes.

Emeric mourut en 1031, déchiré par un sanglier à la chasse (1). Etienne, n'ayant plus de fils, avait à compter avec sa famille paternelle pour la succession au trône. Il fit crever les yeux à Vasul (Basile ?), l'un de ses proches parents ; trois autres jeunes princes, fils de ce Vasul ou peut-être de Ladislas le Chauve, oncle paternel d'Etienne, prirent la fuite : ils s'appelaient André, Bela et Levanta (2). On les trouve vers 1032 à la cour d'Udalric de Bohême, puis à celle de Mesco de Pologne ou de son fils Casimir. Bela épousa même une sœur de ce dernier (3) ; les deux autres cherchèrent refuge ailleurs, chez les Cumanes païens, puis à Kiew dont le duc Jaroslas donna à André sa fille Anastasie. Levanta disparaît sans laisser de traces (4).

Etienne réservait sa succession à son neveu, fils de sa sœur et du doge Otto Orseolo. Celui-ci, chassé de Venise en 1026, était réfugié à Constantinople ; sa femme et son fils Pierre, adolescent de quinze ans, avaient été recueillis par Etienne : le jeune homme fut choisi comme

(1) Annales Hildesheim, an. 1031.

(2) Selon les *Annales Altahenses*, an 1041, Etienne aurait fait crever les yeux au fils de son frère ; les trois princes exilés seraient fils de l'aveugle : « filium fratris sui cecavit et parvulos ejusdem exilio relegavit. »

(3) Les chroniqueurs hongrois du XIII^e siècle attestent ce mariage que les chroniqueurs polonais paraissent ignorer jusqu'à Długosz. Mais Gallus, I, 27-28, nous apprend que les fils de Béla et les petits-fils de Mesco II étaient cousins et comme frères. Du reste le troisième fils de Bela porte le nom de Lambert, qui est le nom chrétien d'un fils de Mesco I et de Mesco II lui-même. Kéza, II, 1 ; Thurocz, II, p. 381.

(4) Un document tardif (MP., I, 489) dit que Levanta mourut « in infidelitate ».

héritier présomptif et reçut le titre de duc, réservé, semble-t-il, au successeur désigné.

La grande œuvre d'Etienne fut l'organisation de l'Eglise de Hongrie, autonome et soustraite aux métropolitains allemands. Un disciple de saint Adalbert, Aschericus, appelé Anastase de son nom religieux, et qui pourrait bien être originaire de Bourgogne, avait transporté sa communauté monastique de Bohême en Pologne à la suite de son maître ; il émigra de nouveau avec ses disciples en Hongrie vers 1002, et devint archevêque des Hongrois : son siège métropolitain fut établi à Esztergom (Gran) (1) ; plusieurs évêchés furent créés en même temps ou au cours des années suivantes : à Kalocsa, à Vezprim, à Csanad, à Pecs (Cinq Eglises). Parmi les grandes abbayes bénédictines qui datent du règne d'Etienne, il faut citer celle de Saint-Martin de Pannonhalma, celle de Saint-Benoît de Pecsvarad, celle de Bakon-Bel. Moines et clercs étrangers venaient souvent en Hongrie pour aller prêcher la foi chez les peuplades encore païennes qui vivaient entre le Danube et le Dniester. Parmi eux, le moine vénitien Gérard devint évêque de Csanad et fut massacré lors de la réaction païenne de 1045, ainsi qu'un autre évêque du nom de Modestus (2). Bruno de Querfurt évangélisa les Cumanes et les Petchenègues avant d'aller, sur les traces de saint Adalbert, chercher en Prusse la couronne du martyr (3). Odilon de Cluny s'intéressa à la nouvelle Eglise, et correspondit avec le roi.

Etienne mourut le 15 août 1038. Pierre Orseolo lui succéda ; il ne tarda pas à mécontenter les Hongrois qui le considéraient comme un étranger ; il se donna en ou-

(1) Vogt, Adalbert von Prag, p. 295.

(2) Annales Posonienses, an. 1047.

(3) Vogt, Bruno von Querfurt.

tre le tort de maltraiter la pieuse Gisèle (1). En 1041, il fut chassé ; les Hongrois prirent pour roi le chef kavar Obo, beau-frère de saint Etienne. Pierre qui avait fait alliance en 1039 avec les Tchèques contre l'empereur Henri III en obtint le pardon ; Obo avait si vite mécontenté ses sujets que la revanche parut facile. Henri III pénétra en Hongrie, Obo fut battu et tué dans sa fuite, et Pierre remis sur le trône à condition de se reconnaître vassal de l'empereur ; en signe de quoi celui-ci renvoya à Rome la couronne et la lance, symboles de l'indépendance du pays (1045). Mais une formidable réaction nationale éclata contre l'Allemagne, et en même temps contre le christianisme. Le prince exilé André revint de Kiew et triompha de Pierre qui fut fait prisonnier et eut les yeux crevés (1047). L'empereur ne put intervenir, car Henri I^{er} de France, beau-frère d'André, l'occupait alors en Lorraine (2).

André avait bénéficié de la réaction nationale contre les étrangers et contre le christianisme ; mais il était chrétien lui-même et restaura les églises. Cependant son frère Bela était encore en Pologne, auprès de Casimir le Rénovateur ; leurs enfants grandissaient ensemble comme des frères. Bela rappelé par André, désigné comme successeur éventuel, fut mis à la tête des armées hongroises ; ils repoussèrent l'empereur Henri III en 1051. Le bon accord ne dura pas : André eut un fils Salomon, qu'il fit couronner à l'âge de quatre ans, malgré la promesse qu'il avait faite de réserver la succession à son frère ; Bela mécontent se retira de nouveau en Pologne, d'où il revint avec une armée que lui donna le jeune Boleslas

(1) Annales Altahenses, an. 1041.

(2) Henri de France avait épousé Anne, fille de Jaroslas de Kiew, dont une autre fille, Anastasie, était femme d'André.

Smiały ; il rallia ses partisans et vint à bout d'André que soutenaient les Tchèques et l'Allemagne (1061). Bela régna deux ans et mourut, laissant trois fils : Geiza, Ladislas et Lambert. Ceux-ci rendirent le trône au jeune Salomon, qui épousa la sœur cadette de l'empereur Henri IV : Geiza, appelé Magnus de son nom chrétien, avait la dignité de duc et fut le bras droit de son cousin, jusqu'au jour où la guerre civile éclata de nouveau (1074). Salomon fut battu malgré les secours que lui envoya l'empereur ; Geiza avait de nouveau avec lui des troupes polonaises. Il fut couronné le 20 avril 1074 ; l'année suivante, le pape Grégoire VII qui considérait la Hongrie comme un fief de saint Pierre déclara que ce royaume était soumis seulement à la Sainte Eglise et ne relevait pas de l'Empire. La Hongrie, comme à ce moment la Pologne, était enrôlée dans le camp grégorien.

Geiza régna trois ans ; il avait un fils, Coloman ; mais, instruit par l'expérience, il laissa la couronne à son frère Ladislas, toujours allié à son cousin Boleslas de Pologne. Salomon renonça à la couronne, puis redevint dangereux ; Ladislas le tint en prison jusqu'au jour où les restes de saint Etienne, de son fils Emeric et du martyr saint Gérard furent levés de terre et offerts à la vénération publique (20 août 1083). On n'entendit plus parler de Salomon, mort vers 1088. Entre temps, Boleslas Smiały avait dû à son tour chercher refuge en Hongrie après avoir fait périr saint Stanislas, évêque de Cracovie (1079) ; il y mourut en 1081. La Hongrie se trouvait privée de son allié septentrional, car la Pologne fut alors partagée entre Vratislas de Bohême et Wladislas Hermann, l'un et l'autre alliés d'Henri IV et ennemis de la Hongrie. Ladislas réussit bien à chasser les Tchèques de Cracovie pour y mettre Mesco, fils de Boleslas Smiały ; mais ce jeune prince périt bientôt empoisonné (1089), et Wladislas Herman, devenu beau-frère d'Henri IV en épousant la veuve de Salomon, entra en possession de Cracovie et refit l'unité de la Pologne avec le consente-

ment de l'empereur, à condition de renoncer à porter la couronne royale.

Ladislav de Hongrie régna jusqu'en 1097, et restaura son royaume bouleversé par tant d'années de guerres civiles : il mérita bien de l'Eglise et fut à son tour considéré comme un saint (canonisé en 1198). Son neveu Coloman lui succéda : jadis destiné à l'état ecclésiastique et élevé comme un clerc, il avait lui aussi cherché refuge en Pologne auprès de Wladislav Herman pour échapper à la tonsure. Almos, son frère ou son cousin, reçut la dignité ducal. Comme toujours, la concorde dura peu ; Almos s'enfuit en Pologne auprès de Boleslas Krzywousty ; réconcilié pour un temps avec Coloman, il eut plus tard les yeux crevés ainsi que son fils Bela. Celui-ci monta cependant sur le trône après Etienne II, fils de Coloman, et fonda enfin une dynastie stable qui dura jusqu'à l'accession de la Maison d'Anjou (1290).

Au cours de cette période, les relations entre la Pologne et la Hongrie connurent bien des vicissitudes. Pendant le règne de saint Etienne et de Boleslas Chrobry, ces relations furent hostiles. Gallus assure que Boleslas battit plusieurs fois les Hongrois et conquit leur territoire jusqu'au Danube. Les rois de Pologne donnèrent asile aux parents ennemis d'Etienne, Procujs, puis les trois frères. Quand le jeune Casimir dut s'enfuir en Hongrie, saint Etienne le tint dans une demi-captivité pour complaire aux Tchèques, et ce fut le roi Pierre qui, chevaleresquement et sans crainte de mécontenter son allié de Prague, donna au prince polonais la liberté et le moyen de gagner les terres de l'Empire. Les fils de Bela, neveux de Casimir et cousins de Boleslas Smialy, durent la couronne à l'appui de ce dernier ; mais l'hostilité reprit sous Wladislav Herman. Ladislav de Hongrie accueillit Boleslas et ramena son fils Mesco à Cracovie (1) ;

(1) Gallus, I, 6, 18, 28, 29.

en revanche, Wladislas Herman accueillit Coloman, comme Boleslas Krzywousty devait accueillir Almos. Cependant le duc polonais, tout entier tourné contre l'Allemagne, laissa à la Hongrie les mains libres en Galicie, où Coloman, puis son fils Etienne II, portèrent leurs ambitions. Boleslas tenta pourtant en Hongrie une expédition malheureuse pour mettre sur le trône Boris, un fils que Coloman avait désavoué (1132). Au ^{xii}^e siècle et au début du ^{xiii}^e, Pologne et Hongrie s'affrontèrent souvent en Galicie et y menèrent une politique de rivalité, bien qu'il y eût à Cracovie un puissant parti hongrois capable de paralyser les efforts de Casimir le Juste pour établir en Ruthénie l'influence polonaise. L'amitié traditionnelle de la Hongrie et de la Pologne fut fondée au ^{xiii}^e siècle par des mariages : Boleslas le Chaste de Petite Pologne et Boleslas le Pieux, l'un des ducs de Grande Pologne, épousèrent des filles de Bela IV. Cette amitié fut scellée entre Wladislas Lokietek et la dynastie angevine de Hongrie au début du ^{xiv}^e siècle.

CHAPITRE II

Les Vies des Saints hongrois

du XI^me siècle

Quand Etienne fut honoré d'un culte liturgique, il se trouva aussitôt des hagiographes pour écrire sa vie. La *Vita major*, sans doute la plus ancienne et la plus digne de foi, se trouve seulement dans deux manuscrits, l'un du xii^e finissant, l'autre du xv^e siècle ; dans l'un et l'autre elle est inachevée, le récit s'interrompt, sans même terminer la phrase, au milieu des exhortations du saint roi sur son lit de mort. Le préambule (*Omne datum optimum*) glorifie la Providence dans sa sagesse et sa bonté qui attendent à leur heure les peuples infidèles pour les introduire au bercail de l'Eglise ; puis on loue les vertus et particulièrement la charité et l'hospitalité de Geiza. Ce bon duc est tout incliné vers le christianisme et songe à organiser l'Eglise chrétienne dans ses états ; mais un ange, comme jadis à David, lui révèle que cette tâche est réservée à son fils. C'est alors que saint Adalbert arrive et baptise le duc et une grande partie de son peuple ; le prince promis par l'ange vient au monde ; il reçoit au baptême le nom d'Etienne et le peuple hongrois le re-

connaît comme héritier présomptif. Geiza mort en 997, Etienne monte sur le trône et triomphe de tous les rebelles par la protection de saint Georges et de saint Martin. De toutes parts arrivent en Hongrie de saintes gens. L'abbé Ascricus et ses moines sont installés par Etienne dans le monastère qu'il leur construit de Saint-Benoît de Pecsvarad ; Boniface, disciple d'Ascricus, va évangéliser les Hongrois encore païens et y gagne, avec une blessure à la tête, la gloire du martyr sans pourtant y perdre la vie ; deux ermites, André et Benoît, viennent de *terra poliensi*, et meurent, l'un confesseur, l'autre martyr. Etienne crée dix évêchés, érige le siège d'Esztergom (Strigonium, Gran) en métropole ; Ascricus y est intronisé et devient archevêque des Hongrois. Le grand monastère de Saint-Martin de Pannonie est fondé. Quelques années après la mort de son père, Etienne ceint la couronne royale, et fait jurer à ses barons la *paix de Dieu*. Il épouse Gisèle, sœur de l'empereur Henri II, dont la piété se signale par sa libéralité envers les églises, particulièrement celle de Veszprim qui est sa propre fondation. Etienne de son côté bâtit et enrichit la magnifique église de Notre-Dame d'Albe-Royale qui, sans être un évêché, est le sanctuaire principal du royaume. Hospitalier et charitable comme son père, Etienne va parfois, inconnu, parmi les pauvres ; l'un même un jour, sans le reconnaître, lui tire la barbe. Le roi entretient les meilleures relations avec l'ermite Gunther, sur les conseils duquel il construit le monastère de Bakon-Bel. Dieu lui a donné le don de prophétie, grâce à quoi il peut un jour avertir à temps les habitants de Transylvanie de se retirer dans les forteresses, pour échapper à une incursion des Besses. La Hongrie, par les mérites de son roi, échappe à une invasion dont la menace l'empereur Conrad. Mais Dieu n'épargne pas les épreuves à son serviteur, maladies et deuils : il perd ses enfants en bas âge ; il lui en reste un seul, Henri, qu'il prépare à être l'héritier de son trône et de ses vertus ; mais Henri meurt à la fleur de l'âge.

Averti de sa mort prochaine, Etienne rassemble autour de son lit ses barons, leur désigne comme roi son neveu Pierre et lui donne ses dernières instructions. C'est là que le texte est interrompu.

La vie connue sous le nom de *Vita minor* n'ajoute rien à ces données, sauf quelques détails sur sa justice et sa sévérité envers les barbares déprédateurs. Ce texte n'utilise en aucune façon la *Vita major* qui l'ignore également ; il a été composé à une époque difficile à déterminer en raison de son imprécision, mais en tout cas après la mort de saint Ladislav (1097).

La *Vita major* a été plusieurs fois remaniée. L'une de ces recensions amplifiées est attribuée à un évêque Hartwig, parce que c'est au début de ce texte qu'on lit dans les manuscrits une préface de cet Hartwig au roi Coloman (1097-1114). Mais il convient d'envisager sérieusement une hypothèse jetée en passant par Wattenbach : Hartwig serait l'auteur de la *Vita major* elle-même, écrite sous le roi Coloman ; c'est pour la *Vita major* qu'aurait été faite la lettre-préface à Coloman : si elle ne s'est conservée qu'en tête d'une recension postérieure, ce serait un pur accident (1). Cette hypothèse se justifie par les remaniements tendancieux que l'on remarque dans le texte attribué à Hartwig : ce texte, comme on va le voir, porte la trace de deux recensions successives, dont l'une au moins ne saurait être mise au compte d'un contemporain de Coloman. Sous cette réserve, on laissera ici le nom d'Hartwig à la recension que nous allons analyser.

Cet ouvrage transcrit ou résume toute la *Vita major*,

(1) Voir cette hypothèse de Wattenbach dans les MG. SS., XI, p. 222. Wattenbach identifie Hartwig avec un évêque de Ratisbonne qui vivait vers 1006-1015. La préface à Coloman suggère plutôt que l'auteur était un sujet du roi de Hongrie.

en y intercalant plusieurs passages de la *Vita minor*, et aussi des additions nouvelles. La naissance de saint Etienne est annoncée à son père par un ange comme dans la *Vita major*, mais en outre le premier martyr apparaît à la mère pendant sa grossesse, lui annonçant que l'enfant sera roi et qu'il doit porter son nom. Autre addition appelée à une grande fortune : quand Etienne a organisé l'Eglise de Hongrie, il envoie l'évêque Ascricus en ambassade auprès du pape régnant (dont le nom n'est pas indiqué). L'évêque demandera la sanction pontificale pour l'œuvre ecclésiastique d'Etienne et sollicitera la couronne royale. Or le pape avait précisément préparé une couronne pour le duc de Pologne Misca, qui lui avait aussi envoyé à cet effet une ambassade. La veille du jour fixé pour la remise, un ange apparaît au pontife et lui enjoint de donner cette couronne aux envoyés d'un pays inconnu qui vont arriver et au prince desquels Dieu la destine. Le pape obéit, remet la couronne à Ascricus et y joint un privilège par lequel il remet au roi de Hongrie, apôtre en réalité et point seulement de nom, le droit de régler dans son royaume les affaires ecclésiastiques. On voit la double pointe de ce récit : une pensée peu bienveillante envers la Pologne, qui n'a pas de roi couronné ; une revendication peu canonique de l'autorité civile sur les choses d'Eglise en Hongrie.

Notre texte ajoute encore que le jour de la mort d'Emeric, un évêque grec vit son âme emportée au ciel par les anges : c'est le résumé tardif d'un récit fabuleux que nous retrouverons dans la vie d'Emeric.

La phrase finale interrompue de la *Vita major* est continuée ; les funérailles d'Etienne sont longuement racontées. Puis vient le récit de l'élévation de ses reliques au bout de quarante-cinq ans et des divers miracles qui s'opèrent à son tombeau.

Le texte attribué à Hartwig contient une autre particularité qui doit être relevée. Ici Ascricus n'est pas archevêque de Strigonium, mais évêque de Kalocsa. Il fallait

pourtant tenir compte de la tradition : on savait qu'Ascricus avait rempli les fonctions de métropolitain et porté le pallium ; notre compilateur invente donc un archevêque Sébastien d'Esztergom qui devient aveugle et qui est, pendant le temps de son infirmité, remplacé par l'évêque de Kalocsa. Revenu à son siège, Ascricus garde l'usage du pallium. Cette histoire est destinée à servir les prétentions du siège de Kalocsa : celui-ci a été fondé au ^x^e siècle. Il avait dès 1075 une certaine importance : on en voit à cette date le titulaire cité immédiatement après l'archevêque et, seul de tous les autres évêques, avec l'indication de son siège. Cependant, quand le roi Ladislas créa un second archevêché dans ses états, il en mit le siège à Baács : c'est seulement vers 1135 que les deux sièges furent unis, et qu'il y eut un archevêque de Baács et Kalocsa, avec un chapitre dans chacune de ces villes (1). Les archevêques de Kalocsa ont évidemment voulu disputer à Esztergom la gloire d'avoir eu comme premier pasteur ce fameux Ascricus, organisateur et chef de l'Eglise hongroise. Il est sûr que la *Vie* attribuée à Hartwig a reçu cette dernière addition à Kalocsa ; et infiniment probable que ce fut postérieurement à 1135.

Une recension différente de la *Vie* de saint Etienne est le cadre d'une compilation polonaise connue sous deux formes. La plus complète est contenue dans deux manuscrits qui ne sont en réalité qu'un seul témoin, car le second est la copie directe du premier (2) ; celui-ci, écrit

(1) Paul FABRE, *Le Liber Censuum de l'Eglise romaine*, Paris, Fontemoing, I, p. 148. — FEJER, II, n° 86.

(2) Le ms. 28 de la Bibl. Zamoyski a été copié par Santko de Czekel vers 1460 : sa copie est à la Bibl. Czartoryski à Cracovie, n° 1310. Un court fragment de ce texte est au ms. 83 de la Bibl. Krasinski à Varsovie.

vers le milieu du xiv^e siècle, est conservé aujourd'hui à la Bibliothèque Zamoyksi à Varsovie (n° 28). Nous désignerons ce texte, dans les pages qui vont suivre, sous le nom de *Légende Zamoyksi* : ce mot ne préjuge rien, car il est pris dans son sens de lecture liturgique. La seconde forme, notablement abrégée dans l'ensemble, est conservée dans le manuscrit 1944 de la Bibliothèque Ossolinski à Léopol : nous l'appellerons *Légende Ossolinski*.

La *Légende Zamoyksi* présente un résumé de la préface *Omne datum* différent de celui d'Hartwig. Elle ne contient aucun des passages de la *Vita minor* accueillis par ce dernier, et ignore le remaniement qui fait d'Ascricus un évêque de Kalocsa. Mais elle contient plusieurs des autres additions de la recension dite d'Hartwig : vision de la mère d'Etienne, miracle de la tente soulevée au-dessus du roi en prières, et surtout, très développé, du point de vue polonais, l'histoire des ambassades pour la couronne. Par ailleurs, plusieurs des passages propres à Hartwig manquent ; d'autres sont modifiés : par exemple l'histoire du pauvre qui tira la barbe du roi est remplacée par le récit d'un miracle opéré par le vêtement de saint Etienne. La compilation polonaise applique à saint Etienne lui-même l'histoire, empruntée à la vie d'Emeric, de l'évêque grec qui vit l'âme du bienheureux emportée au ciel par les anges. Elle introduit un passage tiré d'une Vie de saint Emeric sur la mort de ce dernier et de son épouse vierge. L'histoire proprement dite d'Etienne se termine par un morceau sur les miracles opérés à son tombeau avant l'élévation de ses reliques : musiques célestes, parfums mystérieux, guérisons d'enfants. Ce morceau est aussi dans Hartwig, mais moins développé. Plus d'une fois le texte de la recension polonaise est meilleur que celui d'Hartwig et représente mieux l'original.

Le texte polonais ne dépend donc pas de celui d'Hartwig : ces deux recensions ont une source commune, qui était elle-même une recension déjà développée de la

Vita major, recension caractérisée par l'histoire de la couronne.

La *Légende Ossolinski* résume la même recension que la *Légende Zamoycki*, mais probablement d'après un autre manuscrit : elle a aussi, mais abrégées, une partie des interpolations polonaises que nous aurons à étudier dans la seconde partie de ce travail. Elle diffère d'Hartwig sur un point important, dans le récit de l'élévation des reliques de saint Etienne : Hartwig attribue à une voyante de Bakon-Bel la révélation faite à Ladislas pour l'avertir qu'il ne pourrait déplacer les reliques du Saint tant qu'il tiendrait en prison son cousin Salomon ; dans la *Légende Ossolinski*, la révélation est faite en songe par un ange. La *Légende Zamoycki* n'a pas le récit de l'élévation des reliques : elle y substitue une histoire épique du ^{xr} siècle, tirée d'autres sources et composée à la gloire de la Pologne.

Mais il est probable que la recension perdue représentée par les deux légendes polonaises contenait le récit de l'élévation des reliques, et attribuait la révélation à l'ange ; la version qui l'attribue à la voyante de Bakon-Bel est propre à la recension qui porte le nom d'Hartwig.

Le jeune duc Henri, fils d'Etienne, honoré du culte liturgique en même temps que son père, eut aussi son hagiographe. Sa vie est très pauvre en renseignements historiques. Le pieux auteur présente son héros comme un modèle de piété et de chasteté virginale ; il ne veut pas savoir qu'Henri est mort déchiré par un sanglier à la chasse. Dès son enfance, une clauvoyance miraculeuse lui fait distinguer et honorer la pureté des moines qu'il visite avec son père : c'est ainsi que le moine Maur est désigné pour le siège épiscopal des Cinq-Eglises (Pecs). Le prince a épousé une noble fille de race royale ; mais leurs noces restent virginales. Au jour de sa mort, son âme emportée au ciel par les chœurs des anges se montra à l'évêque grec Eusèbe de Césarée, qui ne manque point (car il est bien connu comme historiographe !) de

fixer par écrit le souvenir de cette vision : un chanoine de Césarée qui avait lu ce récit le rapporta à un clerc hongrois qui se trouvait à Constantinople avec le duc Almos. Un allemand nommé Conrad, couvert de crimes, alla se confesser à Rome au pape Hildebrand : celui-ci ne crut pouvoir l'absoudre ; il donna à Conrad une cédule scellée du sceau pontifical où étaient écrits ses péchés, et lui enjoignit de vivre en pèlerin pénitent, allant d'église en église, couvert d'une cuirasse de fer liée de cinq chaînes : il se saurait pardonné quand les chaînes se briseraient, que la cuirasse volerait en éclats et que la cédule ne serait plus qu'un papier blanc : tous ces prodiges se réalisèrent au tombeau d'Henri, à la suite d'une apparition de saint Etienne ; c'est précisément ce qui décida le clergé à élever leurs restes et à leur rendre un culte public. On voit quelle est la valeur d'un tel écrit et combien il est difficile de le dater. Cette vie a été encore l'objet d'un ou deux remaniements qui ne lui ont conféré aucune valeur historique. Une de ces recensions a été utilisée par la *Légende Zamoyiski*.

La vie de saint Gérard, évêque de Csanad, est de bien meilleure note. Ce moine vénitien se rendait en Terre Sainte par la Hongrie ; il y fut retenu et Etienne en fit le premier évêque de la ville de Csanad sur la rivière Moresch. Gérard se signala par son courage à flétrir les cruautés du roi Obo et fut, quelques années plus tard, lapidé par le peuple au temps de la réaction païenne, qui fit périr deux évêques et un grand nombre de clercs.

La vie de saint Gérard fut remaniée au xiv^e siècle et l'on y introduisit les vues alors admises sur l'histoire du xi^e. Gérard y devint précepteur de saint Emeric.

Parmi les saints personnages qui affluèrent en Hongrie au temps de saint Etienne, la *Vita major* nomme André et Benoît venus de *terra poliensi* : les textes postérieures ont transformé *poliensi* en *poloniensi*. Ces deux personnages, André, dit Gérard, et Benoît étaient honorés à Nitra en Slovaquie, au débouché de la route de Pologne.

On connaît une courte vie de ces saints, mise sous le nom de ce Maur, évêque des Cinq-Eglises, dont le renom est prouvé par la Vie de saint Emeric. Ce document n'est qu'un délayage, dans le sens des traditions cultuelles de Nitrie, des maigres renseignements fournis par la *Vita major* et Hartwig (1).

(1) Aucune trace du culte de ces deux saints dans les *livres liturgiques* polonais avant le milieu du xvi^e siècle : mais on les a vénérés de bonne heure sur divers points de la route qui rejoint la Hongrie à la Pologne par les vallées du Wag et du Dunajec. L'identification entre cet André Gérard (Soerard, Svierad) et un ermite Sogehard, dont on trouve trace de culte en Silésie au xiv^e siècle, me paraît aventureuse.

CHAPITRE III

Les remaniements de l'histoire de Hongrie

Le rayonnement de la figure de saint Etienne devait peu à peu rendre insupportable à la conscience hongroise l'idée que la dynastie s'était établie à la suite d'une sanglante période de guerres civiles, et en violation des dernières volontés du saint roi. C'est à ce sentiment qu'il faut attribuer la transformation que l'on fit subir à l'histoire hongroise du ^x^e siècle.

Mais avant d'exposer ces remaniements tendancieux destinés à effacer de l'histoire hongroises les pages désagréables au sentiment national, il faut signaler d'abord un développement épique sur les origines de Gisèle, femme de saint Etienne.

A en croire Simon de Kéza, elle était fille de Guillaume, frère du roi Sigismond (1) ; la légende fait du roi Pierre un frère de Gisèle et lui donne la même origine. Thurocz précise. Sigismond, roi de Bourgogne, battu par Attila, avait un frère Guillaume qui se réfugia auprès de l'empereur et reçut en fief Venise. Ce

(1) Kéza, II, 2. — Thurocz, II, 37-38.

Guillaume épousa en premier lieu Gertrude, sœur de l'empereur ; il en eut une fille Keisla (Gisèle) ; devenu veuf, Guillaume épousa la sœur du roi Etienne de Hongrie qui lui donna un fils Pierre. On voit aussitôt comment cette fable se rattache à l'histoire. Gisèle de Hongrie avait des origines bourguignonnes, étant petit-fille de Conrad le Pacifique. Or, le roi de Bourgogne par excellence, dans la tradition épique, c'est Sigismond : ce malheureux roitelet burgonde du ^{vi}^e siècle avait fondé l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune en Valais ; son corps y fut transféré ; il y fut l'objet d'un culte qui rayonna fort loin. Saint Maurice était le patron du royaume de Bourgogne dès l'époque mérovingienne ; il le fut encore sous la dynastie rodolphienne (888-1032), dont l'abbaye d'Agaune était le sanctuaire national. C'est elle qui a gardé et transmis le nom de Sigismond ; dans la légende burgonde, recueillie par l'épopée allemande, le Sigismond historique, père du malheureux Sigestic, devient Sigmunt, père de Sigfried.

Apportées en Souabe et en Bavière par les princesses bourguignonnes, ces légendes ont descendu le Danube : on a su d'abord que Gisèle était du sang des rois bourguignons ; on a traduit ensuite en langage épique et l'on a dit : Gisèle était fille du roi Sigismond. Mais pourquoi ce nom de Guillaume ? (1) Le héros de l'épopée de la France du midi, Guillaume d'Orange, Guillaume au Courb Nez, n'est pas resté inconnu en Hongrie. Le même Simon de Kéza (2) dans son traité des maisons nobles d'origine étrangère écrit : « Behe vero et Gregorii

(1) J'avais d'abord pensé à Otto Guillaume, petit-fils du roi Béranger II d'Italie, et puissant comte en Bourgogne, mort en 1026. Mais ce personnage n'a pas l'envergure épique et nul ne le connaissait sans doute aux bords du Danube, à la fin du ^{xiii}^e siècle.

(2) Kéza, *De nobilibus advenis*, dans Endlicher, op. cit., p. 126.

similiter de Franca generatio oritur ex cognacione Guillelmi dicti Cornes. » Alliant les légendes de Bourgogne à celles d'Aquitaine, aurait-on fait de Guillaume, que la geste mène en Italie, un frère de Sigismond ?

Ce Guillaume épique, la grande dynastie des Guillaume d'Aquitaine le revendiquait pour son ancêtre ; cette dynastie avait donné le fondateur de Cluny, Guillaume le Pieux, puis Guillaume Fièrebrace, et, après tant d'autres, Guillaume V d'Aquitaine, père de l'impératrice Agnès, et comme ses ancêtres grand protecteur de Cluny. Or les princesses de Bourgogne et d'Aquitaine, montées sur les trônes d'Allemagne, ont amené avec elles les influences clunisiennes, sous Otton I^{er} avec Adélaïde, sous Otton III, Henri II et Conrad II avec Gisèle et sa sœur Gerberge, sous Henri III avec Agnès de Poitiers. Grâce à elles, la Bavière, l'Autriche, la vallée du Danube jusqu'aux portes de la Hongrie, furent peuplées de colonies clunisiennes.

Cluny, fondé en Bourgogne par un Guillaume, patroné par tous les Guillaume d'Aquitaine, était le centre où se rencontraient, se gardaient les traditions des deux pays. Cette fraternité de Guillaume et de Sigismond dans les légendes hongroises, c'est sans doute le sceau de Cluny sur les légendes importées dans la vallée du Danube par les fils de la grande abbaye.

Cette légende a passé en Pologne ; les Annales de Sainte-Croix, compilation du xv^e siècle, savent que Gisèle, mère de saint Emeric, était Vénitienne et nièce de saint Sigismond, roi de Bourgogne ; Długosz dans son Histoire de Pologne à l'an 1038, assure que la reine Gisèle et son frère Pierre étaient les enfants du duc Guillaume de Bourgogne (1).

(1) MP., III, 60, Długosz, *Historia*, l. II, A. D. 1038. Au temps de Długosz, on connaissait seulement des *ducs*, non des rois, de Bourgogne.

D'autres légendes firent de la reine Gisèle une perfide étrangère, fléau de la Hongrie. Elles étaient généralement acceptées dans ce pays dès la première moitié du ^{xiii}^e siècle : Aubri des Trois Fontaines qui les tenait évidemment de ses confrères, les Cisterciens de Hongrie (1), les accueille dans sa chronique. Après avoir rapporté à l'an 1010, dans des termes empruntés à Sigebert de Gembloux, la conversion des Hongrois due à la reine, Aubri ajoute de son crû : Pourtant les Hongrois disent... que cette reine Gisèle a fait beaucoup de mal dans ce pays, et qu'après la mort du saint roi, elle a été mise à mort et l'avait bien mérité. A la fin de ce même siècle, Simon de Kéza, dans le deuxième livre de son ouvrage, qui est le *Mare Magnum* des légendes hongroises, s'en explique ainsi. Quand il eut perdu son fils, le roi Etienne choisit comme successeur son cousin Vasul, fils de Michel qui était frère de Geiza. Vasul était alors en prison à Nitra. Sachant ce dessein, Gisèle, conseillée par Buda, son âme damnée, le prévint ; ses émissaires crevèrent les yeux du prince et lui coulèrent du plomb fondu dans les oreilles. Le vieux roi, trop faible pour réagir, envoya à l'étranger trois autres jeunes princes de sa famille, fils de Ladislas le Chauve, un frère de Vasul. Gisèle mit sur le trône un sien neveu, fils de sa propre sœur mariée au doge de Venise. Ces trois princes, André, Bela et Leventa, réfugiés d'abord en Bohême, passèrent en Pologne où Bela se couvrit de gloire : il vainquit en combat singulier le duc de Poméranie ; Mesco

(1) Le rôle des Cisterciens français fut aussi grand en Hongrie qu'en Pologne. Je citerai seulement ici Jean de Limoges, prieur de Clairvaux, puis abbé de Zirc, de 1208 à 1218, rentré en France après cette date. Voir une notice sur ce personnage, par le Dr Konstantus Horvath, O. C., dans la *Cistercienser chronik*, XLII (1930), p. 97-101.

de Pologne lui donna sa fille avec tous les revenus de cette province. Jaloux de sa fortune, ses frères passèrent au pays des Cumanes. Pierre de Venise fut bientôt chassé par les Hongrois qui mirent à leur tête Aba, beau-frère de saint Etienne ; le nouveau roi encourut à son tour la haine de ses sujets et, malgré l'appui des Allemands, fut battu et mis à mort. André fut rappelé de Russie ; après de longues luttes, ce fut enfin la postérité de Bela qui garda le trône de Hongrie (1).

Ce remaniement tendancieux, épique et légendaire de l'histoire a passé dans toutes les chroniques hongroises postérieures, avec des variantes qu'il est superflu d'examiner. Il a été accepté en Pologne et on l'y trouve dans un manuscrit du *xv^e* siècle, tel que Simon de Kéza l'avait fixé, sauf que Bela y triomphe d'un Allemand de taille gigantesque (2).

Ce ne fut pas la dernière étape de la légende : on en vint à faire des trois jeunes princes fugitifs des fils légitimes de saint Etienne, nés après la mort d'Emeric. Dans cette version, Gisèle n'est pas la mère des enfants royaux : elle est une seconde femme épousée par Etienne quelques mois avant sa mort ; à vrai dire cette marâtre n'a pas de nom, mais elle est la sœur du roi d'Allemagne ; elle amène en Hongrie son frère cadet nommé Henri. A son lit de mort, Etienne confie la régence à Alba (Aba) ; le comte Kaul est chargé de l'éducation des trois princes. Mais la reine, vipère pleine de malice, mettra sur le trône son frère Henri. Ce dernier va chercher une armée en Allemagne, et triomphe d'Aba qui a le temps de se réfugier en Pologne avec le comte Kaul et les trois jeunes princes : ceux-ci y trouvent leur aïeule (avia) Dambrowka qui est veuve et veille sur son fils Boleslas

(1) Kéza, II, 2. — Thurocz, II, 34 et ss.

(2) MP., I, p. 488-489.

âgé de dix-huit ans. Les exilés restent seize ans en Pologne ; il n'est pas question de mariage entre Bela et aucune princesse polonaise. Pendant ce temps, Henri tyrannise les Hongrois. Enfin, Boleslas lève une armée pour ramener ses cousins en Hongrie ; une bataille d'avant-garde se livre près de Pesth, Alba y périt auprès d'un marécage qui a gardé son nom. Le lendemain, Henri attaque le gros de l'armée ; il est battu et tué ; la méchante reine meurt de chagrin. Levanta va régner, et ses deux frères seront ducs ; il meurt six mois après et le plus jeune des princes le remplace ; mais il meurt à son tour au bout de deux ans, Béla règne ; son épouse est une princesse de l'empire romain : il en aura cinq fils, Albert, Jessé, Coloman, Salomon et Ladislav. Ce dernier est adopté par le roi de Galicie Micislav qui lui donne sa fille et sa succession. En Hongrie, Albert remplace son père Bela ; Coloman et Jesse meurent sans avoir régné ; Albert meurt, et Salomon d'accord avec les évêques et les barons cède la couronne à Ladislav qui règne heureusement et pieusement sur la Hongrie et la Galicie.

Cette rhapsodie se lit dans la *Légende Zamoycki* ; la *Légende Ossolinski* ne l'a pas transcrite, mais elle veut aussi que les princes fugitifs soient fils d'Etienne ; certain nombre de traits qui la caractérisent sont, comme on le verra, d'origine polonaise. Mais le fonds laisse voir trop de préoccupations strictement hongroises pour n'être pas d'origine hongroise. Il s'agit de rattacher de plus en plus étroitement la famille régnante au sang de saint Etienne ; il s'agit de faire disparaître le souvenir des atroces querelles fratricides du ^x^e siècle. Il s'agit enfin de reporter dans un glorieux passé l'origine des droits que la Hongrie revendique sur la Galicie et l'Esclavonie. Nous avons vu ici le roi Micislav de Halicz adopter Ladislav de Hongrie ; dans la première partie de cette grande légende de Hongrie consacrée à Attila, nous verrons que celui-ci et ses fils acquirent sur l'Esclavonie

les droits de la conquête et ceux des alliances matrimoniales. Ce n'est pas un auteur polonais qui aura eu l'idée de marier Bela à une princesse de l'Empire, et non à la fille de Mesco : la légende hongroise a attribué à ce Bela l'honneur de la glorieuse alliance contractée par son neveu Salomon.

Dans la compilation polonaise, les trois princes fugitifs ne s'appellent pas André, Bela et Levanta. La *Légende Zamoyiski* leur donne le nom de Levanta, Pierre et Bela ; mais Pierre, qui dans le récit de leur naissance est le second, devient le troisième dans le récit de leur couronnement. La *Légende Ossolinski* est déformée ici par un accident de transcription : il est clair que les princes y devaient être au nombre de trois ; mais deux noms seulement se sont conservés : Abel et Bela ; le moyen de contrôle manque, puisque la *Légende Ossolinski* ne parle pas des successeurs de saint Etienne. Dans la *Légende Zamoyiski*, le tyran allemand ne peut plus être Pierre ; il s'appelle Henri. On savait bien en Hongrie que Gisèle avait un frère de ce nom, que, par ailleurs, un Henri allemand (Henri III) avait imposé aux Hongrois sa volonté et porté la guerre dans leur pays. Par la suite, André avait été l'adversaire de son frère Bela, de ce Bela dont on veut précisément légitimer les droits pour sa postérité : on comprend que cet André ait glissé hors de la légende, et que Pierre l'ait remplacé puisqu'il se trouvait sans emploi et déchargé par Henri d'Allemagne de son rôle de tyran. En Pologne, ceux qui connaissaient par Gallus le nom d'un Pierre de Hongrie ne pouvaient qu'en avoir une impression sympathique, et le voyaient mieux victime que tyran.

La *Légende Zamoyiski* ignore Mesco et Casimir le Rénovateur ; elle confond dans une même perspective épique Boleslas Chrobry et son arrière-petit-fils Boleslas Smialy ; elle fait vivre en 1060 Dambrowka, la femme de Mesco I^{er}, la convertisseuse de la Pologne, morte vers 990. Ceux qui veulent à tout prix tirer de la légende des

lambeaux de chronique ont pensé qu'il faut lire au lieu de Dambrowka, Dobronega, le nom de la femme de Casimir le Rénovateur, mère de Boleslas Smiały. Cette opération n'est pas un bénéfice pour l'histoire ; les princes fugitifs sont venus en Pologne vers 1033 au plus tard : à ce moment, s'il n'y avait plus de Dambrowka, il n'y avait pas encore de Dobronega. Résignons-nous à ces grands survols de la légende : l'épopée française attribuée ainsi à Charlemagne les exploits et les épreuves de Charles-Martel son grand-père et de Charles le Chauve son petit-fils. Il suffit de ne pas confondre les genres littéraires. Une seule question se pose ici : un compilateur polonais, s'il avait lui-même inséré dans la légende hongroise les noms de Boleslas et de Dambrowka, aurait-il pu passer sous silence un personnage aussi marquant, *dans la légende épique polonaise*, que Casimir le Rénovateur ?

En définitive, il paraît probable qu'il y avait en Hongrie une vue légendaire des origines polonaises, à trois personnages : Mesco, qui vit en l'an mil et au delà ; Dambrowka, qui lui survit, et le grand Boleslas, le vainqueur (1). La légende rédigée dans cette perspective a été accueillie telle qu'elle arrivait en Pologne, où l'on s'est contenté d'accentuer le rôle du héros national, ainsi qu'on le marquera dans la suite de ce travail.

(1) Cosmas de Prague, I, 34, 35, 36, confond déjà Mesco et Boleslas Chrobry.

CHAPITRE IV

La légende d'Attila

Dans la grande légende hongroise, le traitement épique ne commence ni avec Geiza, ni même avec Arpad : Attila est le premier héros national.

Les clercs occidentaux, familiers avec les anciennes chroniques, avaient dès la première moitié du ^{xr} siècle donné le nom de Huns aux derniers envahisseurs de la plaine pannonienne qui avaient fait de nouveau peser sur l'Europe la terreur du Fléau de Dieu (1).

Les traditions nationales des Burgondes (cycle des Nibelungen), et plus encore celles des Ostrogoths d'Italie (cycle des Amelungen), avaient déjà familiarisé les esprits avec l'image d'un Attila terrible dans les batailles, mais hospitalier, généreux, protecteur des opprimés.

Les Hongrois, peu conscients sans doute d'un lien eth-

(1) Radulfus Glaber, MG. SS., VII, 70, Liber de S. Hidulfi successoribus, ibid. SS., IV, 89 ; Lupus protospatrius, ibid., V, 53 ; Voir entre autres exemples du ^{xiii} siècle, Godefroi de Viterbe, MG. SS., XXII, 102, 134. On savait qu'il y avait deux Hongries, l'ancienne sise sur la Mer Noire et la nouvelle en Pannonie : Aubri des Trois Fontaines, MG. SS., XXIII, 942, sait qu'il y a cent jours de marche de l'une à l'autre.

nique avec les Huns, étaient tout disposés à accepter comme ancêtre le noble guerrier de ces légendes. Déjà, vers 1070, la mère de Salomon de Hongrie, pour remercier Otton de Bavière du secours qu'il avait apporté, ne trouvait rien de plus grand à lui offrir que la fameuse épée d'Attila, déjà légendaire au temps de Jordanès (1).

Le Notaire de Bela, à la fin du ^{xii}^e siècle, connaît les légendes sur le burg d'Attila (Etzelburg) ; les Magyars le retrouvent, l'admirent et s'y installent quand ils ont franchi le Danube. La race d'Arpad nous est donnée comme issue du sang d'Attila, qui est de la race des Scythes vainqueurs du grand Alexandre. Cent ans plus tard, Simon de Kéza se montre familier avec toutes les légendes du cycle de Dietrich de Berne, des Amelungen et des Nibelungen. La campagne d'Attila en Gaule y est racontée comme un série de triomphes : Attila écrase à Bâle le roi Sigismond de Bourgogne ; il prend Luxeuil, Besançon, Châlons, Langres et Lyon ; il triomphe d'Aétius à Beauvoir sur le Rhône. Cependant une partie de l'armée des Huns va combattre les Maures, et les affronte aux Champs Catalauniques, c'est-à-dire en Catalogne ; ce sont les Huns qui donnent son nom à l'Espagne : Spania vient de Spani, ce qui était le titre des barons d'Attila (2). Ce dernier meurt dix ans avant l'avènement du grand roi polonais Swientopelk : on a reconnu celui qui fut au ^{ix}^e siècle prince de la Grande Moravie. Pour Simon de Kéza, tous les Slaves auxquels se heurtent les Hongrois, jusques en Bulgarie, sont des Polonais.

Dans la *Légende Zamoyiski*, le Fléau de Dieu porte le nom d'Aquila. Roi de cette Hongrie orientale qui se place

(1) Lamberti Hersfeld, Annales, MG. SS., V, 185.

(2) Echo des chroniques qui faisaient d'Attila un roi des Vandales.

au lointain pays de Tartarie, Aquila part à la conquête du monde, avec cent bataillons d'élite levés parmi ses innombrables sujets de toutes races. Il conquiert en passant la Lithuanie ; il pénètre en Ecosse, où repose saint Brandan. D'Ecosse le voici en Dacie (Danemark) ; il y lève une flottille pour remonter le Rhin : à Cologne, il rencontre les Onze Mille Vierges qui revenaient de Rome ; il prend leur troupe innocente pour une armée, et fait tirer ses archers ; presque toutes sont mortes de cette fatale erreur quand Aquila s'en rend compte : il propose donc à Ursule de l'épouser ; elle le repousse en termes si offensants qu'il la fait décapiter avec toutes les survivantes. Voici Aquila en Autriche où il écrase le roi des Teutons ; il dévaste la Lombardie et se dispose à aller ceindre à Rome la couronne du monde. Mais un ange l'arrête ; un de ses descendants entrera pacifiquement et humblement à Rome ; quant à lui, qu'il aille plutôt châtier les meurtriers du roi d'Esclavonie et de Croatie, le juste Casimir que ses sujets rebelles ont mis à mort. Aquila docile passe en Vénétie et construit la ville qui porte son nom, Aquilée ; il écrase les princes de Croatie et d'Esclavonie entre la Save et la Drave. Ayant passé ce fleuve, Aquila voit s'ouvrir devant lui la fertile plaine de Pannonie. Voilà vingt-cinq ans que l'armée des Huns va de victoire en victoire ; les héros sont las et vieillissent : pourquoi retourner dans la Hongrie lointaine ? pourquoi ne pas prendre des femmes slaves ? on se fixerait en paix dans ce beau pays. L'armée consultée est fort de cet avis. Aquila et ses barons épousent des filles nobles de la même tribu slave ; puis ils franchissent le Danube et la Theiss et se fixent dans ces gras pâturages ; cependant le roi d'Esclavonie reste en paix dans sa ville de Sipleth (Spalato) dont jadis saint Paul fut évêque pendant cinq ans. Le pays occupé par les Huns recevra le nom de la patrie lointaine : ce sera la nouvelle Hongrie ; Aquila le partage entre ses barons, et fixe le statut de l'Etat : le trône se transmettra au premier né de la famille royale.

Aquila a un fils qu'il appelle Coloman ; il lui donne une épouse Croate, puis le glorieux vainqueur meurt dans une heureuse vieillesse. Coloman est père de Béla qui s'en va en Aquilée épouser une princesse de l'empire de Constantinople : c'est d'eux que naîtra Jessé (Geiza), celui qui sera converti au christianisme par son épouse. Tout ce beau récit est divisé en leçons liturgiques et scandé de la formule : Tu autem Domine, miserere nobis (1).

La *Légende Ossolinski* abrège délibérément ce même récit, mais l'abréviateur l'a connu dans son intégrité.

Un clerc polonais, qui interpola au ^{xiv}^e siècle la Chronique de Basco, recueille des légendes de même inspiration : pour lui la Pannonie est le berceau de tous les peuples slaves : la preuve en est que le pays est ainsi appelé du mot slave *pan* qui signifie seigneur ; la Pannonie, c'est la terre des Seigneurs. Une tribu slave sortie de ce pays s'est établie en Poméranie sur la rivière Wtra (Grabow) ; pressée par les Goths qui débouchent de Scandinavie, cette tribu songe à regagner la patrie danubienne. Mais Dieu veut faire de ces guerriers les instruments de sa justice : sous la conduite de leur roi Attila, ils traversent l'Allemagne, la Bourgogne, la Lombardie, mêlés à d'autres Slaves qui sont les Vandales. Arrivé enfin en Pannonie, Attila y trouve les Huns qui le prennent pour roi. Ainsi Slaves et Hongrois se disputent la gloire d'être du sang d'Attila (2).

Les historiographes hongrois du moyen âge ont donc constitué peu à peu une chronique en deux parties principales : la première vise à rattacher le peuple et la

(1) Amédée Thierry, *Histoire d'Attila*, II, 374, utilise le texte et l'attribue à l'évêque Chartuicius, car il l'a lu dans les éditions où on insérait la préface d'Hartwig à Coloman.

(2) MP., II, 468 et 471.

dynastie aux traditions d'Attila ; la seconde a en vue de sanctifier les droits des descendants de Béla I^{er}. La légende d'Attila, on l'a vu, est en voie de formation dès le x^e siècle : le Notaire de Béla III ne l'expose pas en détail, peut-être n'y croit-il qu'à demi, car il se défie des récits populaires et des chansons de jongleurs. Il ne prend la plume que pour faire connaître les fondateurs des grandes familles de l'aristocratie hongroise ; mais encore, il rattache les fils d'Arpad au sang d'Attila. Simon de Kéza, à la fin du xiii^e siècle, consacre tout son premier livre à la *première entrée* des Hongrois en Pannonie, c'est-à-dire à l'histoire d'Attila telle que la tradition hongroise a su l'élaborer. Désormais cette histoire sera répétée par toutes les chroniques nationales.

Le remaniement tendancieux de l'histoire des successeurs de saint Etienne se fait peu à peu. On a vu plus haut que, dès la première moitié du xiii^e siècle, on admet en Hongrie la légende des crimes de Gisèle. Dans son deuxième livre, consacré à la *seconde entrée ou retour* des Huns Magyars, Simon de Kéza n'ose pas encore donner André et Béla comme fils de saint Etienne ; mais il en fait les successeurs de son choix. Il est possible cependant que l'autre version ait été déjà en circulation et se formât timidement dans les milieux dévoués à la cour hongroise, avant d'être fixé par écrit : les deux légendes polonaises en sont tributaires. Est-il possible d'en fixer approximativement la date ? On notera qu'elle ne fait pas régner Coloman : il faut donc la reporter non pas certes avant la date où Coloman régna, mais au contraire assez loin du temps où il vivait, et certainement à l'époque où régnaient les descendants de ce Béla l'Aveugle, dont Coloman avait fait crever les yeux. C'est seulement dans l'entourage de ces princes que l'on pouvait tenir à ignorer le règne de Coloman. Mais ceci ne nous donne qu'un *terminus a quo* beaucoup trop vague. Les prétentions affichées sur la Galicie nous permettront de préciser. Coloman avait déjà entrepris une campagne

en Russie rouge, qui se termina par un désastre. En 1124, Etienne II prit le titre de roi de Galicie (Halicz) ; plusieurs fois au cours du XII^e siècle et au début du XIII^e, les rois de Hongrie tentèrent de mettre un membre de leur famille sur le trône de Halicz ; parfois ils se heurtèrent à la politique orientale de la Pologne (1). En 1228, le roi André II, renonçant une fois de plus à faire avec la Pologne une politique d'accord en Galicie, maria son fils André à la fille de Micislas de Halicz et le fit reconnaître pour héritier. Comme l'avait déjà vu Lelewel, ce fait est anticipé d'un siècle et demi par la légende et reporté sur Ladislas I^{er}. Cette légende, dans l'état où elle nous est donnée par la compilation polonaise, ne doit pas être antérieure à 1218, ni même au milieu du XIII^e siècle. Contenait-elle déjà la prétention des rois de Hongrie à descendre directement de saint Etienne ? Ce n'est pas impossible ; mais, comme on l'a vu, cette déformation de l'histoire aura paru trop forte à Simon de Kéza à la fin du XIII^e siècle : elle n'était donc pas enracinée dans la tradition (2).

(1) Les chroniqueurs hongrois, depuis le Notaire de Bela, ne manquent point de justifier les prétentions sur les terres ruthènes par la conquête antique de Kiew, du pays de Wlodzi-mierz et de celui de Halicz (Lodomeria et Galicia). Telle est l'origine du nom que l'Autriche crut devoir donner à son lambeau de Pologne ; et voilà pourquoi François-Joseph était roi de Lodomérie et Galicie. Seulement la bureaucratie autrichienne étendit le nom de Galicie (propre à la principauté de Halicz) jusqu'à y comprendre la Petite Pologne, pays de Cracovie et de Sandomir. Les chroniqueurs du XIII^e siècle n'avaient pas encore tant d'estomac !

(2) Les historiens hongrois de notre temps se préoccupent de rechercher les éléments et de déterminer la date première de la grande légende nationale. Ils pensent en trouver les linéaments dès le temps du roi Ladislas I^{er}, à la fin du XI^e siècle. Ils croient même pouvoir reconstituer le texte des *Gesta Hungarorum* tels qu'ils auraient circulé dès ce temps.

CHAPITRE V

Premiers remaniements polonais de la légende hongroise

Le culte des saints rois de Hongrie, Etienne et Ladislas, avait pénétré à Cracovie dès la première moitié du XIII^e siècle ; ils figurent en effet dans un calendrier cracovien qui n'a pas encore la fête de saint Stanislas, et qui est par conséquent antérieur à 1253 (1). L'introduction de ces saints dans la liturgie cracovienne doit être une conséquence du mariage de Boleslas le Chaste avec Cunégonde (Ste Kinga), fille de Béla IV de Hongrie (1239). Les clercs hongrois qui accompagnèrent en Pologne la petite princesse (2), apportèrent leurs livres liturgiques, et les firent lire autour d'eux, si on ne les connaissait pas encore.

Les clercs polonais ne purent manquer d'être frappés, en lisant dans la Vie de saint Etienne que le pape avait

(1) Calendrier fragmentaire cracovien inédit, du XIII^e siècle, où se trouvent les fêtes de saint Etienne et de saint Ladislas, mais où manque encore celle de saint Stanislas, canonisé en 1253.

(2) Cunégonde, ou Kinga, née en 1234, a été mariée en 1239.

donné au roi de Hongrie la couronne préparée pour Mesco. C'était là toucher un des points douloureux de la conscience nationale, rencontrer une des préoccupations à ce moment les plus vivantes dans les milieux ecclésiastiques de Pologne : nostalgie de l'unité, horreur des guerres civiles, espérance fébrile d'avoir enfin un roi couronné comme les pays voisins, un roi qui fût le symbole et la garantie de l'unité nationale ; on comptait beaucoup sur le pape pour l'obtenir. La plus ancienne manifestation datée de cet état d'esprit est le songe de l'évêque Bogufal de Poznan, du 24 juin 1249. Le prélat vit en songe un personnage vêtu comme un moine, qui lui dit : « Avant vingt-cinq ans, la Pologne sera consommée. » Et la vision ajouta : « Elle sera consommée par le pape » (1).

Cette irritante comparaison avec la Hongrie a inspiré un autre récit que l'on trouve dans les légendes silésiennes au *xiv^e* siècle. Au jour fixé pour le couronnement de Boleslas, un ange enleva la couronne déjà placée sur sa tête et la posa sur celle du roi Michel de Hongrie. Ceci est raconté à propos de Boleslas Krzywousty : on se demandera si ce n'est pas plutôt de Boleslas Chrobry qu'il s'agissait à l'origine ; ce serait une variante où Boleslas aurait été substitué à son père, ce qui est plus conforme à l'histoire, et où la mise en scène est plus dramatique encore que dans la Vie de saint Etienne. Comme les Hon-

(1) Ce mouvement d'opinion aboutit vers la fin du *xiii^e* siècle à la double tentative de restauration d'un royaume polonais : l'une, restée en projet et due à Henri le Preux de Silésie ; l'autre, réussie mais éphémère, due à Przemysl de Grande Pologne. Des récits de la même époque attribuent un projet de restauration royale à Henri le Preux de Silésie, vers le milieu du *xiii^e* siècle : mais les arguments que l'on a encore apportés récemment en faveur de la réalité de ces plans à cette époque ne me paraissent pas décisifs. — Voir Chronique de Basco à l'an 1249, MP., II, 567, et P. David, La date et l'auteur de la Chronique de Grande Pologne, Paris, 1929, p. 15.

grois n'ont pas connu le roi Michel, on pensera que cette version est d'origine polonaise (1).

Cette privation de la couronne royale, les clercs polonais l'expliquaient comme un châtimement du crime commis par Boleslas Smiały en mettant à mort saint Stanislas ; et l'on espérait que les mérites du bienheureux martyr en obtiendraient enfin le pardon et la réparation. Le miracle de son saint corps, déchiqueté par les bourreaux et miraculeusement rendu à son intégrité, devint le symbole de la Pologne démembrée mais assurée par promesse divine de refaire son unité. La *Vita major* de saint Stanislas de Cracovie, écrite dans le troisième quart du XIII^e s. exprime ce sentiment et trouve une confirmation de ces espérances dans l'histoire de la couronne donnée à saint Etienne. L'auteur de cette Vie connaît une version de la Vie de saint Etienne remaniée selon le sentiment national polonais : « Nous trouvons en effet dans les
« écrits des annales polonaises et dans la vie du bienheu-
« reux Etienne, roi des Hongrois, que le duc Mesco de-
« venu chrétien envoya une ambassade solennelle au
« pape Léon et lui demanda humblement l'octroi de la
« couronne. Alors que le souverain pontife accordait à
« sa prière un assentiment bienveillant, et qu'une cou-
« ronne d'un travail merveilleux était déjà préparée,
« voici que des ambassadeurs envoyés en même temps de
« Hongrie arrivent à Rome demandant que leur maître
« le duc Etienne soit décoré du diadème royal. La cou-
« ronne allait être donnée le lendemain aux ambassa-
« deurs de Pologne, pour qu'ils retournassent, joyeux
« de leurs vœux satisfaits, auprès de leur maître le duc
« de Pologne. Voici que la même nuit un ange du Sei-
« gneur apparut en vision au pape Léon, lui interdit de
« donner la couronne au duc de Pologne, et déclara

(1) MP., III, 476, 627, 765.

« qu'elle devait être donnée au duc Etienne de Hongrie.
« Quant à la raison pour laquelle il la donna à celui-ci
« et défendit de la donner à celui-là, elle est indiquée
« dans ces mêmes chroniques : *Cette race*, dit l'ange,
« *préfère l'injustice à la justice, l'épaisseur des forêts et*
« *la chasse des bêtes fauves aux plaines cultivées et à la*
« *richesse des récoltes ; elle aime mieux les chiens que*
« *les hommes, l'oppression des pauvres que l'observation*
« *des lois divines...* et les autres choses que l'ange dit.
« Cependant le même ange promet bon espoir de la part
« du Seigneur pour une restauration du royaume de
« Pologne, c'est ce qu'on y lit : *Cependant à la fin des*
« *jours j'aurai pitié de cette nation et je lui donnerai*
« *l'éclat de la royauté...* Car Dieu, qui connaît l'avenir
« et qui visite les péchés des parents sur la troisième et
« la quatrième génération de leurs enfants, est seul à
« savoir quand il lui conviendra d'avoir pitié de la na-
« tion des Polonais et de restaurer leurs ruines. C'est
« pourquoi jusqu'à ce temps les insignes de la royauté,
« c'est-à-dire la couronne, le sceptre et la lance sont con-
« servés, déposés dans le trésor de la cathédrale de Cra-
« covie, jusqu'à ce que vienne celui qui est appelé de
« Dieu comme Aaron, et auquel ces insignes sont ré-
« servés (1). »

Ce remaniement de la Vie de saint Etienne a été exé-
cuté en Pologne avant que ce pays n'eût recouvré la cou-
ronne tant désirée. Le pape, qui n'est pas nommé dans
les sources hongroises, porte ici le nom de Léon (2).

L'auteur de ce morceau cite la Vie de saint Etienne et
les Annales de Pologne : en effet l'histoire de la cou-

(1) *Vita major sancti Stanislai*, MP., IV, 392-393.

(2) Léon aussi dans la *Légende Zamoyiski* ; Sylvestre dans
les Annales que l'on va étudier ci-après ; Benoît VII dans la
légende tardive de Sainte Croix (voir plus bas) et dans l'Histoire
polonaise d'Herburt.

ronne forme l'un des traits principaux d'une sorte de petite chronique des origines polonaises que l'on rencontre parfois isolément, et toujours au début des compilations annalistiques tardives. Un premier groupe de ces compilations a été constitué dans le dernier quart du XIII^e siècle par la fusion avec les *Annales* anciennes authentiques d'une source cistercienne (1149-1202) et d'une source franciscaine (1207-1288) : on l'a surchargé plus tard d'emprunts à Martin d'Opava, et de traditions épiques et hagiographiques. Ces annales compilées n'ajoutent au récit d'Hartwig que le nom de l'ambassadeur polonais, Lambert évêque de Cracovie, et celui du pape, Sylvestre ; le fait est marqué de dates différentes : tantôt 974, tantôt l'an mil ; une de ces compilations, les *Annales* de Sędziwoj, fait demander la couronne deux fois : d'abord par Mesco à Sylvestre II, puis par Lambert au nom de Boleslas. Sauf cette dernière donnée de pseudo-érudition, tous ces éléments se trouvent dans la version isolée de la petite chronique que l'on appelle *Annales* de Kamenz, écrite en Silésie dans ce monastère cistercien au XIII^e siècle avancé, et au début d'une petite compilation également cistercienne et silésienne, les *Annales* compilées de Silésie (1).

Le groupe dit *Annales* de Sainte-Croix représente une compilation du XV^e siècle faite sur la base des *Annales brèves*, bonne recension des *Annales* authentiques continuée jusqu'en 1399. Aux éléments déjà rencontrés, les *Annales* de Sainte-Croix ajoutent que le pape donna aussitôt une seconde couronne pour le prince de Pologne.

(1) *Annales Camencenses*, MP., II, 777. — *Annales Silesia compilati*, ibid., III, 671. — *Annales Cracovienses*, ibid., II, 829. — *Annales dites de Traska*, ibid., 829. — *Annales dites de Petite Pologne*, ibid., III, 142-143. — *Annales de Sędziwoj*, ibid., II, 872-873.

En outre la reine Gisèle y figure, mais sous un jour favorable (1).

Le quatrième et le cinquième catalogue des évêques de Cracovie, écrits respectivement au xv^e et au xvi^e siècle, et qui mènent la liste épiscopale jusqu'à Zbigniew Oleśnicki († 1455) et Thomas Strzępinski († 1460), n'ajoutent aucun détail nouveau et ignorent la promesse faite à l'envoyé polonais. Le nom de celui-ci, Lambert, se trouve aussi dans le troisième catalogue qui s'arrête au nom de l'évêque Foulques (Pelka, † 1208), mais qui a été écrit au xv^e siècle : ce catalogue ne donne pas l'histoire de la couronne (2).

Les deux plus anciens catalogues, écrits le premier en 1266, le second au xv^e siècle, mais rédigé dans la seconde moitié du xiv^e, ajoutent à la liste authentique au moins deux et probablement quatre noms ; cependant ils ne connaissent pas le Lambert contemporain de Mesco et de Boleslas ; toutes les sources anciennes de l'histoire polonaise l'ignorent également. Il est bien impossible de le considérer comme un personnage historique. Au prix d'un de ces échafaudages d'hypothèses où se complaisait son ingéniosité, parfois plus forte que son remarquable sens critique, Thadée Wojciechowski a tenté de sauver Lambert (3). Pour cela, il corrige la Vie de saint Etienne : ce ne serait pas Mesco, mais son fils Boleslas, qui aurait envoyé l'ambassade au pape. Il corrige aussi la Vie de saint Romuald écrite par saint Pierre Damien (4). Celui-ci parle d'un fils du roi *Busclavus*, moine sous la conduite de saint Romuald, qui fit présent d'un beau cheval à ce saint homme. Pour Wojciechowski, il faut lire

(1) Annales de Sainte-Croix, MP., III, 60.

(2) Catalogues épiscopaux de Cracovie, *ibid.*, III, 328, 332-333.

(3) T. Wojciechowski, *Szkice*, p. 61-71.

(4) Petri Damiani, *Vita sancti Romualdi*, ch. 26.

Mesco, cette fois, au lieu de Boleslas (Busclavus). Il s'agirait d'un demi-frère de Boleslas Chrobry, fils de Mesco et d'Oda, ce Lambert qui figure dans le document *Dagome iudex* vers 995 (1) : moine dans sa jeunesse, il serait devenu évêque de Cracovie et c'est à lui que son frère Boleslas aurait confié l'ambassade pour la couronne.

Boleslas Chrobry a songé à demander au pape la dignité royale. En 1003, il voulut charger de cette mission quelques-uns des disciples de Romuald qui se préparaient près de Poznan à la mission de Prusse : ceux-ci refusèrent, donnant pour raison qu'ils n'avaient pas le droit de s'occuper d'intérêts séculiers ; ils pouvaient aussi penser que l'empereur ferait opposition. En effet, il retint en Allemagne l'un de ces ermites missionnaires, qui se rendait à Rome (2). Mais cela ne prouve pas qu'un demi-frère de Boleslas, du nom de Lambert, ait été évêque de Cracovie dans les premières années du x^e siècle. Ce fils de Busclavus, qui donna un cheval à saint Romuald, est bien sans doute un fils de notre Boleslas Chrobry : mais c'est probablement le fils de la Hongroise qui fut l'une des épouses provisoires de sa jeunesse (3).

L'histoire de la couronne refusée au duc de Pologne est née au xii^e siècle en Hongrie : c'est la comparaison satisfaite que faisaient les clercs hongrois entre le royaume de saint Etienne et le pays voisin resté, malgré tant d'efforts, simple duché. Quand ce récit a été recueilli à Cracovie, l'idée est venue tout naturellement de donner un nom à l'évêque qui sollicitait pour la Pologne : on a pris tout simplement le nom du plus ancien évêque de

(1) Donation de la Pologne au pape, notice conservée dans la *Collectio Canonum* de Deusdedit, MP., I, 148.

(2) Petri Damiani, *Vita Sancti Romualdi*, ch. 28 et 29.

(3) Thietmar, IV, 58.

Cracovie qui figurât dans le livre le plus lu de ce temps : la Vie de saint Stanislas. On y lisait le nom de Lambert, qui avait de bonne heure discerné les vertus du futur martyr : il s'agissait en réalité de Sula Lambert (1061-1071) : mais on s'embarrassait peu de chronologie (1).

C'est aussi une main polonaise qui a donné pour épouse à Geiza (Jesse) et pour mère à saint Etienne une sœur de Mesco, la princesse Adélaïde.

Ce nom paraît pour la première fois dans la petite chronique des origines écrite en Silésie au monastère cistercien de Kamenz, où les fils de saint Bernard furent installés en 1249. On appelle ce texte *Annales de Kamenz* et on lui attribue une importance qu'il ne mérite pas. Ce n'est certainement pas une source originale, mais un memento à prétentions historiques sur les origines surtout religieuses de la Pologne et des pays voisins : ces notes sont tirées d'autres documents comme le dit expressément le titre : *ista accepta sunt de cronicis Polonorum*. On jugera de la qualité des informations de ce petit morceau, en y lisant que l'empereur saint Henri, sa femme Cunégonde, saint Adalbert et saint Otton de Bamberg sont contemporains, et que les deux derniers ont collaboré à la conversion de la Poméranie... anachronisme de cent trente ans !

Voici ce que nous lisons sur Adélaïde : *Iste Mesco habuit sororem nomine Atleydem quam Jesse rex Hungarie accepit in uxorem ; quae cum esset christiana virum suum Jesse convertit ad fidem Christi ; ista post visionem per beatum Stephanum protomartyrem sibi revelatam concepit et genuit Stephanum regem Hungarie*. Ceci ne porte aucune date. A l'an mil, on trouve, comme on l'a vu, l'histoire de la couronne.

(1) Les clercs avaient pu aussi remarquer le nom d'un évêque Lambert, dont l'obit figure aux Annales authentiques à l'an 1030. Seulement ce Lambert est un évêque de Langres.

Cette notice dépend évidemment d'une Vie de saint Etienne : l'histoire de la vision le prouve, autant que celle de la couronne. Existait-il une Vie de saint Etienne remaniée en Pologne, avec interpolation du nom de la princesse Adélaïde ? Ou simplement, avait-on déjà inséré dans des notes d'allure annalistique ce petit récit sur Adélaïde, inspiré par la Vie d'Etienne, laquelle ne donnait pas le nom de sa mère ?

La notice sur Adélaïde reparait dans un memento du même genre écrit au ^{xiv}^e siècle au monastère cistercien d'Henrichau, également en Silésie, et dans les *Annales Silesiae compilati* (d'un manuscrit du ^{xv}^e siècle), qui recueillent quelques événements importants des origines à 1258.

La recension de la *Chronique* de Maître Vincent, complétée par des extraits de Gallus, que l'on appelle *Chronique des Princes de Pologne*, et qui a été exécutée aussi en Silésie vers 1350, reproduit le texte du feuillet de Kamenz, en l'attribuant à une certaine chronique, qui est sans doute la petite compilation telle qu'elle circulait chez les Cisterciens de Silésie (1).

Enfin l'histoire d'Adélaïde reparait dans le ^{IV}^e et le ^V^e catalogue des évêques de Cracovie (^{xv}^e siècle), et dans les *Annales Krasinski* (2).

La simple énumération de sources aussi suspectes, et

(1) Le mot chronique s'emploie alors indifféremment pour Annales et Chroniques proprement dites : les *Annales brèves* de Cracovie sont intitulées *Cracoviae brevior cronica*.

(2) Ann. Kamen., MP., II, 777. — Ann. Henrichow., *ibid.*, III, 701. — Ann. Silesiae compilati, *ibid.*, III, 670. — *Chronicon principum Poloniae*, *ibid.*, III, 438-445. — Ann. Krasinski, *ibid.*, III, 128. — Catal. ep. Crac., *ibid.*, III, 333. — Sous ce nom d'Annales Krasinski, on désigne une série de notes écrites, pour le compléter, en marge d'un exemplaire des Annales de Sainte Croix, par les Dominicains de Sandomir.

l'absence de ces noms dans les chroniques et les annales anciennes devrait dispenser de toute insistance pour prouver qu'Adélaïde n'est pas plus que Lambert un personnage historique, et qu'elle n'a pas plus de droit à figurer dans la généalogie des Arpadiens et des Piasts que Berthe aux Grands Pieds dans celle des Carolingiens. Elle a été inventée dans la seconde moitié du XIII^e siècle au plus tôt, pour réserver à la Pologne la gloire de la conversion des Hongrois. Ces derniers l'ont naturellement ignorée dans toutes leurs chroniques médiévales, même les plus fabuleuses.

CHAPITRE VI

La légende hongaro-polonaise

Venons enfin à la grande compilation polonaise où toutes ces légendes se retrouvent fraternellement avec les légendes hongroises. Les Annales de Traszka, en rapportant l'histoire de la couronne, renvoient pour les motifs de la cruelle décision, à une chronique « *ut in chronica plenius habetur* ». Cette chronique se lit dans le même recueil : c'est elle dont nous avons analysé ci-dessus les divers éléments hongrois, que nous désignons sous le nom de *Légende Zamoyiski*, et que l'on cite ordinairement sous le nom de Chronique hongaro-polonaise.

Dès le prologue *Omne datum*, on sent l'inspiration polonaise : le compilateur note que la Providence attendait le peuple hongrois, non dans sa propre patrie, mais dans le pays slave (1).

Les trois premiers chapitres sont consacrés à la légende d'Attila, ou plutôt Aquila, car la transformation est voulue. La légende Ossolinski dit d'ailleurs Atyla. On arrive à Geiza (Jesse) ; on rencontre aussitôt Adé-

(1) Les éditeurs anciens ont mis en tête la lettre d'Hartwig à Coloman, qui n'est pas dans le manuscrit.

laïde, qui n'est pas seulement polonaise, mais encore cracovienne : le compilateur ne sait pas que vers 975, Cracovie n'appartenait pas à Mesco. Adélaïde est chrétienne et fort lettrée ; à force de zèle et de douceur, la femme fidèle sanctifie le mari infidèle. Dans le récit de l'apparition de saint Etienne, la Légende Zamoyski répète le nom d'Adélaïde avec une insistance significative : « *Confide in Domino, mulier Athleidis...* »

On s'attend bien à trouver, dans l'histoire de l'ambassade pour la couronne, de considérables remaniements du point de vue de la Pologne. Le pape reçoit le nom de Léon, comme dans le texte utilisé par la Vie de saint Stanislas. L'ange lui tient un discours particulièrement sévère pour le peuple polonais ; voici ce que l'on peut lire après la partie empruntée à la source hongroise :

« Cette couronne en effet ne sera pas donnée à celui
« pour qui elle a été demandée : car sortira de lui une
« génération qui aura plus de plaisir à faire croître des
« forêts que des vignes, des chardons et des folles her-
« bes que des récoltes et de beaux froments ; elle pré-
« fèrera les bêtes des bois aux brebis et aux bœufs des
« campagnes, les chiens aux hommes, l'iniquité à la
« justice, la trahison à la concorde, la tyrannie à la cha-
« rité. Ils seront comme des bêtes cruelles, dévorant
« hommes et animaux, comme des rejetons de vipères
« rongéant le cœur de leur pays ; oublieux de Dieu leur
« créateur, confiants dans leur folle puissance, incrédu-
« les aux oracles des saintes prophéties. Or, moi, je suis
« le Dieu fort, vengeur jusques à la troisième et la qua-
« trième génération, et j'affligerai ceux qui m'affligent,
« et auprès de moi le mal ne passera pas sans châtiment,
« ni le bien sans récompense. Ensuite à la génération qui
« lès suivra, je ferai miséricorde dans ma pitié, je l'exal-
« terai, et je la couronnerai de la couronne de royauté.
« Fais maintenant comme je t'ai dit. »

Après le départ de l'évêque Ascricus qui s'est présenté au petit matin et qui s'en va déjà, comblé de faveurs

pour son prince, Lambert de Cracovie arrive, pensant recevoir la couronne promise : entre le pape et l'évêque s'échange le dialogue d'Isaac avec Esaü frustré de sa bénédiction : « Un envoyé est venu du parent de ton prince, le roi des Hongrois, et il a emporté la bénédiction de son oncle. » Le compilateur, on le voit, ne perd pas de vue Adélaïde. Le pape exhorte le peuple polonais à la pénitence, et promet que Dieu lui donnera quelque jour la couronne temporelle. D'ailleurs la grâce faite à Etienne retombe, en somme, comme une gloire sur la patrie de sa mère : « Ne doute pas, dit le pape, de la miséricorde de Dieu ; ne pense pas qu'il s'est éloigné de vous et qu'il met en oubli votre nation chrétienne, parce qu'il a fait le neveu de ton duc roi sur cette race indomptable et féroce des Hongrois. C'est pour votre honneur et votre gloire : car, n'est-ce pas la sœur du duc de Pologne qui a converti Jessé son époux avec toute son armée et a mis son fils sous la protection des saints apôtres ? Qu'il n'y ait donc aucune rivalité entre l'oncle et le neveu, entre l'armée des Polonais et l'armée des Hongrois... Nous confirmons entre eux la paix éternelle et nous excommunions, et soumettons au courroux des Saints Apôtres Pierre et Paul, les premiers, des Polonais ou des Hongrois, qui se lèveront les uns contre les autres, tant qu'ils persisteront tous dans la dévotion à l'Eglise et dans la pure foi chrétienne. »

Lambert réconforté part aussitôt pour rejoindre Ascricus ; les deux prélats se rencontrent miraculeusement à Venise sur la mer. A un jour de marche d'Albe Royale, ils envoient un messenger pour annoncer leur arrivée, avec le double bienfait du pape : la couronne, et le décret de paix inviolable. Etienne reçoit l'onction royale. Trois jours après Lambert prend congé, pour porter le message de paix à son maître ; le roi de Hongrie lui adjoint deux ambassadeurs : Ascricus en personne et le chef de l'armée, Alba, pour demander une entrevue des deux prin-

ces et de leurs guerriers aux frontières communes des deux états. Mesco accepte et bientôt après il dresse sa tente devant Esztergom, car c'était là précisément que se touchaient la Hongrie et la Pologne. La frontière atteignait le Danube à Esztergom, rejoignait à l'est la ville d'Eger, allait tout droit jusqu'à la rivière Tisza, remontait ensuite la Ciepla et franchissait les Carpathes pour aboutir à Halicz, point de rencontre des trois états hongrois, polonais et ruthène. La ville de Halicz appartient d'ailleurs à la Pologne : c'est là que se retire Mesco, pendant qu'Etienne retourne à Albe Royale, après avoir fêté la paix jurée par d'imposantes liturgies et de somptueux banquets.

Relevons maintenant les additions polonaises dans la chronique fabuleuse des successeurs d'Etienne par quoi se termine la Légende Zamoyski.

Mesco est mort, mais son épouse, la sainte Dambrowka lui survit : Dambrowka est l'aïeule des princes fugitifs ; cela se concilie mal avec la légende qui les fait petits-fils d'Adélaïde, sœur de Mesco et donc belle-sœur de Dambrowka. Y aurait-il là vestige d'une autre légende ? Les notes des Dominicains de Sandomir, publiées dans les *Monumenta Poloniae historica* sous le nom d'*Annales Krasinski*, nous disent que la mère d'Etienne était non pas la sœur mais la fille de Mesco ; dans cette perspective, Dambrowka, femme de Mesco, est bien l'aïeule, l'arrière-grand'mère des enfants d'Etienne. Il serait dangereux d'attribuer de l'importance à ces dires des Annales Krasinski : ne font-elles pas baptiser Etienne et Mesco par Cyrille et Méthode ? Néanmoins, elles peuvent garder trace d'une légende disparue (1).

C'est Boleslas qui a toute la peine et toute la gloire de ramener les trois princes sur le trône de leur père. Il

(1) Annales Krasinski, MP., III, 128.

a trente-quatre ans, quand il entre en Hongrie avec son palatin Sieciech (Sethecus) (1). Après sa victoire et le couronnement de Leventa, Boleslas rentre à Halicz et se livre au plaisir de la chasse. Leventa mort, Boleslas accourt et choisit Pierre pour lui succéder ; puis au lieu de rentrer dans son pays, il va guerroyer en Carinthie et y planter ses bornes de fer. « Et la terreur de son nom se répand sur toutes les montagnes de Carinthie, d'Allemagne et d'Autriche ; c'est par l'Autriche qu'il rentre vainqueur à Cracovie. » Il accourt de nouveau après la mort de Pierre et couronne enfin Bela ; il le marie à la princesse impériale et il rentre en Pologne cette fois par la Russie.

Nous possédons maintenant tous les éléments ajoutés en Pologne aux légendes hongroises pour en former la *Chronique hongaro-polonaise*. On y retrouve la légende d'Adélaïde, et le nom de Lambert de Cracovie. Comme dans la source connue par l'auteur de la Vie de saint Stanislas, le pape porte le nom de Léon. Cependant il ne paraît pas que cette Vie de saint Stanislas ait utilisé notre chronique elle-même : les paroles de l'ange ne sont pas identiques dans les deux écrits, et d'ailleurs la Vie de saint Stanislas cite séparément d'une part des annales ou chroniques, de l'autre une Vie de saint Etienne. Notre compilation réunit en un seul récit deux interprétations polonaises de l'histoire de la couronne bien différente l'une de l'autre, surtout par leur signification psychologique. Dans la première, semblable à celle que connaît la Vie de Stanislas, le refus de la couronne est un châtiment pour la Pologne. On a lu ces terribles paroles de

(1) Sieciech (Sethecus) est le personnage qui joua un si grand rôle sous Wladislas Hermann (Gallus, II, 4-6). Długosz, *Historia*, l. III, année 1065, parle du palatin Wsebor, chef des armées de Boleslas II en Hongrie.

l'ange, empruntées aux anathèmes des prophètes d'Israël. Ces discours n'ont pas été composés par des ennemis de la Pologne. A l'exemple des Jérémie et des Osée, les clercs polonais maudissaient les discordes nationales, l'insouciance des seigneurs, l'abandon de la terre féconde, la misère du petit peuple. Ils maudissaient parce qu'ils aimaient et ils espéraient encore, en jetant l'anathème, en portant le fer rouge dans la plaie. Ce langage est bien celui que l'on s'attend à trouver sur les lèvres de ces clercs patriotes, qui s'emploient de toute leur force à créer un sentiment national, à préparer la renaissance d'une Pologne unie sous un roi couronné. Tel le magnifique spectacle que nous donne la seconde moitié du XIII^e siècle. C'est alors certainement que l'on a commenté ainsi l'humiliante histoire qu'avait fait connaître la Vie de saint Etienne.

L'autre interprétation est bien plus optimiste ; il semble que désormais l'histoire de la couronne n'ait plus qu'un intérêt rétrospectif ; c'est l'état d'esprit de l'annaliste de Sainte-Croix quand il ajoute que Mesco reçut aussi sa couronne. La gloire d'Etienne devient la gloire de la Pologne, la récompense de la sainte princesse de Cracovie, Adélaïde. Et, à cette occasion, on proclame, par décret apostolique, la paix éternelle entre les deux pays.

Cette idée de la paix est ancienne dans les milieux cracoviens. Casimir le Juste avait soulevé une véritable révolte par sa politique galicienne qui le mettait en conflit avec la Hongrie : Maître Vincent parle à ce propos de l'alliance voulue entre les deux pays par saint Etienne et saint Adalbert ; comme on le voit, il ne connaît pas le précepte du pape Léon (1). Cette idée ne put que se fortifier sous Boleslas le Chaste, époux de la pieuse

(1) Vincentii chronicon, IV, 18 ; MP., II, 421.

Kinga. Les annalistes cracoviens parlent d'une alliance jurée à jamais quand le roi Etienne V vint, vers 1270, vénérer les reliques de saint Stanislas (1). C'est pourtant dans les premières années du xiv^e siècle que, sous les *auspices du pape*, la nouvelle dynastie angevine de Hongrie, héritière d'ailleurs des traditions de la maison de saint Ladislas, lia définitivement partie avec Wladislas Lokietek (1302). Alliance sanctionnée par le mariage de la fille de Lokietek avec Charles Robert, et qui devait aboutir à l'union personnelle au temps de Louis d'Anjou (1370-1382). Aux époques antérieures, le courant hostile à la Hongrie s'est souvent affirmé : on en trouve de vives expressions dans les légendes épiques ébauchées au xiii^e siècle qui ont pour héros Boleslas Krzywousty (2). Et, dans notre texte même, le compilateur ne manque aucune occasion de marquer que les Polonais, et non les Hongrois, sont chez eux à Halicz.

On voit bien que la peinture de Boleslas, disposant à son gré de la couronne hongroise, appartient aussi au genre littéraire de l'épopée.

Impossible d'esquiver ici la question tant discutée (3) de savoir si la Slovaquie appartient à l'empire de Boleslas Chrobry : elle est posée par ce texte de la *Légende Zamoyiski*, lequel trace les frontières entre la Pologne et la Hongrie : Esztergom, Eger, cours de la Tisza, cours de la Ciepla, *Castrum Salis* (château du sel). Si l'on considère ce passage comme une précieuse relique de bonnes chroniques hongroises perdues, sauvées du naufrage par la *Chronique hongaro-polonaise*, on s'évertuera à trouver

(1) MP., III, 49.

(2) On les trouve dans la Chronique de Basco (1295) et dans certaines versions de la Geste du comte Pierre de Breslau.

(3) Voir S. Zakrzewski, *Boleslas*, p. 226-242, est contre. — Semkowicz, *Geograficzne podstawy*, est pour.

un Château du Sel dans le bassin montagneux de la Haute Tisza ; et il y a dans ce pays tant de lieux auxquels les salines ont donné leur nom, que l'on en trouvera. Mais dans une pièce si profondément marquée du caractère légendaire, est-il prudent de supposer des sources historiques perdues pour justifier un passage qui se situe parfaitement dans une même perspective épique avec tout le reste des additions polonaises ? Gallus nous montre Boleslas vainqueur de tous les peuples environnants : Russes, Hongrois, Bohémiens et Saxons ; il nous montre Boleslas souvent vainqueur des Hongrois et conquérant leur terre jusques au Danube (1). La *Légende hongaro-polonaise* dit que cette terre était à Mesco ; elle précise les frontières ; et comme il faut bien repousser discrètement mais fermement les prétentions hongroises sur la Galicie, on mène ces frontières jusqu'à cette fameuse Ville du Sel, Halicz (car tel est le sens de ce nom), à cette capitale de la Galicie, près de laquelle se rencontrent et se terminent la Hongrie, la Ruthénie et la Pologne, mais qui appartient à Mesco, comme elle appartiendra à son fils Boleslas. Si ce texte était un texte historique, il faudrait bien exclure Halicz de Galicie ; car l'histoire nous apprend que ce pays, en l'an mil, dépendait de Kiew, et le bon chroniqueur hongrois que l'on postule n'aurait pu l'ignorer. Mais ce texte est-il un texte historique, dans un contexte aussi purement légendaire ? A la légende, bien des anticipations sont permises : pictoribus atque poetis... La légende n'a que faire d'un monticule slovaque qui s'appelle Château du Sel ; mais Halicz l'intéresse puissamment, Halicz, vers 1300 point névralgique du vouloir-vivre polonais.

On cite un texte de la chronique de Basco comme une confirmation de ce passage litigieux de la *Chronique*

(1) Gallus, I, 6.

hongaro-polonaise : on y lit que Boleslas Chrobry fixa les frontières de la Pologne à Kiew capitale de la Russie, sur la Tisza, et le Danube, rivières de Hongrie et de Carinthie, et sur la Solava aux limites de la Thuringe. Si ce texte est de Basco lui-même, il est de la fin du ^{xiii}^e siècle ; il pourrait être de l'interpolateur, ou de l'un des interpolateurs du ^{xiv}^e ; dans le premier cas, il peut être la source de la *Légende hongaro-polonaise* ; dans le second cas, il en dépend. En tout cas, il appartient à un stock de textes et de formules qui constituent le signallement littéraire de Boleslas Chrobry : les bornes de fer viennent de Gallus ; la Carinthie appartient à Maître Vincent. Les premiers chapitres de la *Chronique* de Maître Vincent veulent créer l'image d'un vaste empire slave primitif, l'empire des Léchites ancêtres des Polonais : le cœur de cet empire aurait été la Carinthie, d'où partit Cracus pour amener en Pologne, après leur catastrophe, les débris du peuple léchite. Boleslas Chrobry, dans ce courant d'idées, fait figure de rénovateur de cet empire : il fallait donc qu'il eût porté sa frontière en Carinthie : aussi les *Miracula sancti Adalberti*, la *Vie de saint Stanislas*, Basco, toutes œuvres du ^{xiii}^e siècle avancé et nourries de l'esprit de Vincent, parlent de ces frontières qui vont du Danube hongrois à la Saale saxonne, et de Kiew aux monts de Carinthie : tout ce que l'on reconnaît comme slave au nord de la Drave, de la Save et du Danube a dû appartenir à l'empire de Boleslas ; c'est pourquoi la *Légende hongaro-polonaise* y englobe la Slovaquie, et mène Boleslas en Carinthie (1).

Le clerc qui a écrit les *Annales* dites *de Traska* était un homme réfléchi : il avait remarqué ce passage de la *Chronique hongaro-polonaise* ; en copiant Gallus dans le

(1) MP., II, 438. — MP., IV, 237, 267-268.

même recueil, il avait retenu que le défenseur des enfants de Béla fut Boleslas Smiały : rencontrant le nom de celui-ci en transcrivant les *Annales compilées*, il lui appliqua la belle phrase sur la terreur aux monts d'Allemagne, d'Autriche et de Carinthie. C'est ainsi qu'il est le seul à dire de Smiały ce que tous les autres disent de Chrobry (1). On tomberait dans la même erreur que lui en cherchant à expliquer ces pseudo-traditions carinthiennes par le souvenir de quelque très hypothétique entreprise militaire de Boleslas Smiały en Carinthie, soit avant soit après sa chute.

Nous avons maintenant recueilli tous les éléments dont se compose la compilation polonaise sur ces princes de Pologne et de Hongrie au ^x^e siècle, saints et héros :

D'abord, une recension de la Grande Légende Hongroise, depuis Attila jusqu'à saint Ladislas ;

Ensuite une recension de la Vie de saint Etienne de Hongrie ;

Enfin une série de traits qui se rapportent aux Princes de Pologne, recueillis dans diverses compilations analogues tardives.

Or, il apparaît que précisément le titre porté par cette compilation dans le manuscrit Zamoyski exprime exactement le résultat de notre analyse : *Incipit Cronica Ungarorum juncta et mixta cum Cronicis Polonorum et vita sancti Stephani*.

Les éléments de cette compilation circulent en Hongrie vers 1250 ; en Pologne dans la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle. L'atmosphère de certains passages, comme le discours du pape à Lambert de Cracovie semble bien être celle des toutes premières années du ^{xiv}^e siècle, du temps où la couronne est rendue, ou va l'être.

(1) Ibid., II, 831, à l'an 1081.

Que l'auteur ait été un clerc, cela est évident : le souci de moraliste, la familiarité avec les Saintes Ecritures, le goût des détails liturgiques suffiraient à le démontrer. Ce clerc a connu des sources silésiennes dont les premières proviennent de monastères cisterciens : mais il paraît certain qu'il est de Petite Pologne : le soin qu'il a eu de faire d'Adélaïde une Cracovienne en est un bon indice.

L'examen du manuscrit Zamoyski fournira peut-être des indices supplémentaires, sinon sur l'auteur, du moins sur le lieu où ce manuscrit a été exécuté.

C'est un recueil qui comprend en premier lieu une Vie d'Alexandre le Macédonien, puis l'ouvrage de Gallus, une Vie de saint Stanislas, une compilation annalistique, et enfin la Chronique hongaro-polonaise. Le dernier événement qui soit raconté dans la compilation annalistique est l'entrée de Casimir le Grand à Léopol (1340) : y assista un certain Traska : *Traska etiam ibi fuit* : ce sont les derniers mots, et c'est la raison pour laquelle on appelle cette compilation Annales de Traska ; non sans doute que Traska, un gentilhomme, en soit l'auteur, mais le copiste devait s'intéresser aux gens de cette famille.

Ce copiste est plutôt un compilateur, presque un auteur : il sait relier entre eux les ouvrages qu'il transcrit ; dans ses Annales, il renvoie tantôt à Gallus, tantôt à la Vie de saint Stanislas, tantôt à la Chronique hongaro-polonaise, spécifiant que ces ouvrages sont contenus dans ce même manuscrit.

Il laisse aussi transparaître ses préoccupations personnelles. Il répète ou souligne en marge les faits qui l'intéressent. Ces faits, ce sont les incidents qui marquent les relations de la Pologne avec la Ruthénie ; c'est le baptême de saint Etienne de Hongrie : deux notices sont répétées en marge : l'arrivée des reliques de saint Florian à Cracovie (1184), la fondation de l'abbaye cistercienne de Koprzywnica (1185). Casimir le Juste a fondé cette

abbaye pour une colonie de Cisterciens venus de Morimont en Bourgogne, précisément en reconnaissance de la faveur faite à la cathédrale de Cracovie et au prince par l'octroi du corps de saint Florian : l'abbaye a donc été mise sous le patronage de ce Saint. Située à quelques kilomètres au sud-est de Sandomir, elle était voisine de la Galicie ; elle était sur la principale route qui mène encore, et qui menait depuis des siècles, de Pologne en Hongrie par les vallées du Dunajec, du Poprad et du Wag. Pour intéresser plus encore aux choses hongroises les Cisterciens de Koprzywnica, et leur faire désirer la paix entre les deux pays, ils possédaient en terre hongroise, sur le versant slovaque des Carpathes, le bourg de Bardijów (Bartfeld) (1) avec treize villages. Enfin une famille de Traska, du clan des Gryf, avait des terres voisines de l'abbaye et des intérêts communs avec elle.

Tous ces indices se recoupent : le manuscrit a certainement été écrit peu après 1340 à Koprzywnica.

Il n'est pas improbable que, non seulement le copiste, mais encore l'auteur de la *Légende hongaro-polonaise* soit un Cistercien. On a vu plus haut que les Cisterciens de Hongrie ont fait connaître la légende nationale de ce pays à leur confrère champenois Aubri des Trois Fontaines ; les Cisterciens polonais ont pu recueillir cette légende à la même source. La légende d'Adélaïde paraît avoir pris naissance parmi les Cisterciens de Silésie. L'abbaye de Koprzywnica, si tournée vers la Hongrie, était bien le milieu où une telle compilation pouvait prendre corps.

(1) Petite station balnéaire slovaque, qui appartient à la Tchéco-Slovaquie depuis le traité de Trianon.

CHAPITRE VII

Les légendes hongaro-polonaises de l'Abbaye de Sainte-Croix

Un autre cycle de légendes hongaro-polonaises, rattaché au nom de saint Emeric, est localisé dans une abbaye, plus ancienne et plus célèbre, de la région de Kielce. A l'est de cette ville surgit un massif calcaire orienté du nord-ouest au sud-est, dont le point culminant est la montagne Chauve (Lysiec, Lysa Góra). Là s'élève un ancien monastère bénédictin fondé au début du ^{xiii}^e siècle sous l'invocation de la Très Sainte Trinité, mais qui a pris plus tard, d'abord dans l'usage populaire, puis dans les documents officiels, le nom de Sainte-Croix. Il le dut à une relique de la Vraie Croix, d'origine vraisemblablement byzantine, qui attira dès le ^{xiii}^e siècle des foules de pèlerins : la tradition locale veut que cette relique soit un don de saint Emeric de Hongrie.

Nous savons bien peu de chose sur ce prince. La première Vie de saint Emeric raconte qu'il fit de très bonne heure vœu de virginité ; pour complaire à saint Etienne, il accepta cependant d'épouser une jeune fille de race royale, mais ces noces furent virginales. On ajouta plus tard que l'épouse ne survécut que huit jours à l'époux (1).

(1) MP., I, 508.

Des remaniements tardifs de la vie du saint jeune homme veulent que sa virginale épouse ait été une princesse grecque. L'Illyrie a réclamé aussi la gloire de lui avoir donné naissance : selon un pieux auteur de ce pays, qui écrivait au xvii^e siècle, « les monuments de Dalmatie attestent que la femme de saint Emeric était fille de Crescimir, roi de Dalmatie » (1). La tradition de Sainte-Croix la revendique comme fille de Mesco, sœur de Boleslas Chrobry, ou comme fille de Boleslas lui-même.

Cette tradition apparaît pour la première fois dans la compilation du xv^e siècle connue sous le nom d'*Annales de Sainte-Croix*. Cette compilation qui a pour noyau les Annales brèves de Cracovie, s'est élaborée et répandue dans la région de Sandomir. Nous l'avons vu plus haut, elle connaît les traditions hongaro-polonaises sur la couronne par une source qui ignore les crimes de Gisèle et l'existence d'Adélaïde de Cracovie ; elle a recueilli la légende d'après laquelle Gisèle était nièce de saint Sigismond de Bourgogne et princesse de Venise. Voici l'histoire de la Croix : « Le roi Etienne engendra
« un fils appelé Emeric et au bout de dix ans contracta
« amitié avec Mesco, roi de Pologne, de telle sorte
« qu'Emeric épousa la fille de Mesco, contraint par son
« père et les nobles de son pays. Il vint habiter à Gniezno
« et Poznan, et demeura vierge avec son épouse jusqu'à
« sa mort. Enfin, revenant de Pologne en Hongrie, ils
« vinrent à Kielce chasser le cerf. Le lendemain Emeric,
« poussé par le Saint-Esprit et par une vision angélique,
« vint seul à la Montagne Chauve et donna à l'église
« et aux Frères de saint Benoît la sainte Croix qu'il portait sur la poitrine (2). »

(1) Joannes Tomcus Marnavicius. *Regiae sanctitatis Illyricanae fecunditas*, Rome, 1640, p. 231-232.

(2) MP., III, 60-61 et 300.

On a ici le résumé d'une histoire plus détaillée ; de la fondation du monastère, il n'est rien dit ; on le suppose déjà existant quand Emeric lui donne la relique.

L'une des recensions des Annales de Sainte-Croix apporte sur ce point de nouveaux détails tirés d'une pseudo-chronique du xvr^e siècle en langue polonaise « qui se trouve chez Messire Odrowąz, en Russie ». Le château de Sainte-Croix y apparaît comme la dot de Gisèle, fille de saint Sigismond ; elle y habita jusqu'à son mariage avec Etienne. Celui-ci donna le château aux moines de saint Benoît, avec des forêts et des villages (1). On admettait donc que Sigismond oncle de Gisèle, ou sa proche famille, avaient des relations étroites avec la Pologne, qu'ils y possédaient des châteaux, peut-être même qu'ils en avaient été princes. Cette histoire a dû naître au temps du roi Sigismond, qui se réclamait, comme on le sait, du patronage du vieux roi burgonde. On sait que la tête de saint Sigismond fut apportée vers ce temps de Prague à la cathédrale de Plock.

Cette persistance à Sainte-Croix des traditions burgondes laisse croire que le culte de saint Emeric, attesté dans cette abbaye à la fin du moyen âge, a protégé contre la calomnie la mémoire de sa mère et introduit en Pologne la légende hongroise de Sigismond.

Dugłosz, dans son *Histoire de Pologne* et dans le *Liber beneficiorum* (grand pouillé du diocèse de Cracovie), donne une version qui unit, dans le même récit, la fondation du monastère et le don de la relique. Saint Etienne, fils d'Adélaïde, a obligé son fils Emeric à prendre femme. Emeric, d'accord avec son épouse, garde la virginité : aussi fait-il de longs séjours loin d'elle, chez son parent (patruus et cognatus) Boleslas. Ils aiment à chasser ensemble dans la région de Kielce. Un jour Emeric

(1) MP., III, 61, note.

s'est éloigné des autres chasseurs à la poursuite d'un cerf ; il arrive auprès de ces ruines cyclopéennes, vestiges d'une ville des Géants détruite par le déluge, qui sont répandues sur la crête de la Montagne Chauve. Poussé par le Saint-Esprit, et averti peut-être par une vision de la nuit précédente, Emeric sent que ce lieu appelle la fondation d'un monastère. Boleslas adopte l'idée avec enthousiasme : Emeric donne aussitôt pour l'église que l'on bâtera sa précieuse relique : une croix à double croisillon, contenant des parcelles du Bois salutaire de notre Rédemption. L'empereur de Constantinople l'avait donnée à saint Etienne, et celui-ci à son fils qui la portait constamment sur la poitrine. On appela douze moines du Mont Cassin, et Boleslas en 1006 leur construisit une église dont le principal trésor est la relique sainte.

Długosz ne connaît pas, ou plutôt ne veut pas adopter, la tradition d'après laquelle Emeric avait épousé la fille de Mesco (1).

La légende prend au xvr^e siècle sa dernière forme dans un récit composé, dit-on, en tchèque par un abbé de Sainte-Croix et traduit en polonais en 1538. C'est la version que reproduisent jusqu'à nos jours les livrets destinés aux pèlerins, et que suppose déjà probablement le récit abrégé des *Annales de Sainte-Croix*.

Dombrowka, femme de Mesco, amène de Bohême six moines bénédictins et leur bâtit un petit couvent sur la Montagne Chauve, où s'élevait le temple des trois faux dieux : Lada, Boda et Leli. Mesco aurait voulu y construire une grande église ; mais un ange l'en détourna, car ses mains n'étaient pas pures de sang ; Boleslas son fils accomplirait cette œuvre. Ce Boleslas fut un grand ami de Dieu qui lui envoya par un ange sa fameuse épée

(1) Długosz, *Historia*, l. II, an. 1006. — *Liber Benefic.*, III, 227.

la Brèche. Le pape lui donna la couronne, réalisant ainsi la promesse que Benoît VII avait faite à Lambert de Cracovie, quand il dut refuser le diadème à Mesco. Boleslas construisit donc sur la Montagne Chauve une belle église de pierre.

Le roi saint Etienne de Hongrie avait obligé son fils Emeric à épouser la fille de Boleslas. Cet Emeric vint à Gniezno pour vénérer le tombeau de saint Adalbert. Il portait sur sa poitrine une relique de la Sainte Croix : Constantin, qui l'avait reçue de sa mère sainte Hélène, la donna au pape de Rome ; Benoît VII en fit présent à saint Etienne. Boleslas accompagna le prince hongrois à son retour ; on allait à petites journées en se livrant au plaisir de la chasse ; on était près de Kielce ; Emeric s'éloigna à la poursuite d'un cerf d'une grandeur merveilleuse, qui le conduisit jusqu'à la Montagne Chauve et disparut. Un ange était là : « Ne crains pas, Emeric, dit-il, mais viens à moi, et je te montrerai ce que tu dois faire. » L'ange mena le prince au monastère de Lysa Góra et lui ordonna d'y laisser la relique de la Croix : puisque le Christ a souffert sur la Montagne du Crâne, il convenait que sa croix restât sur la Montagne Chauve.

Au coucher du soleil, Boleslas retrouva Emeric, qui lui fit part de ces merveilleux événements ; le roi de Pologne fit préparer une chapelle pour la relique ; elle y fut placée solennellement par l'évêque Lambert de Cracovie, en présence de saint Emeric et du roi polonais (1).

L'auteur de ce récit connaissait les thèmes les plus éprouvés de l'hagiographie légendaire ; quel est le saint chasseur, depuis saint Eustache, qui n'a pas vu le cerf merveilleux ? Il a emprunté à la vie de saint Etienne de Hongrie, qui l'avait prise au livre des Rois, l'histoire de

(1) J. Birkenmejer, *Legenda lysogórska o Bolesławie Chrobrym*, Pamiętnik literacki, XXVIII (1931), I, p. 24 et ss.

l'ange qui apparaît au vieux roi pour le déclarer indigne d'entreprendre l'œuvre sainte réservée à son fils. Il accepte l'origine polonaise de l'épouse d'Emeric, mais en fait une fille de Boleslas. Il connaît l'histoire de la couronne, sous une forme qui donne au pape le nom de Benoît VII.

Ce sont là de ces beaux récits que le frère sacristain répète aux pèlerins émerveillés. Les autorités religieuses n'acceptaient pas cette histoire aussi facilement que le peuple. Quand l'abbé de Tyniec, en 1593, fit la visite canonique de l'abbaye de Sainte-Croix et qu'il s'enquit des origines et du titulaire de l'église, l'abbé du lieu ne dit mot de Dombrowka, de Chrobry, ni d'Emeric : il se borna à répondre : « On sait par tradition que l'église est « dédiée à la Sainte Trinité, mais rien de plus, car tous « les documents ont péri. » Des recherches dans les archives firent découvrir un acte de 1427, émané de l'abbé Nicolas avec approbation de l'évêque Zbigniew Oleśnicki : on put y lire que les fondateurs étaient le duc Boleslas de Pologne et le comte Wojslas. Ainsi se trouve confirmé par les archives du monastère le renseignement donné dans sa Chronique par Basco qui était bien informé, étant sans doute originaire du pays de Sandomir. Basco dit en effet que l'abbaye fut fondée dans le château de la Lysa Góra, en même temps que celle de Siechiechów, par Boleslas Krzywousty et le noble Sieciech (1). Gallus nous apprend précisément que le comte Wojslas, précepteur du jeune Boleslas Krzywousty, était parent du fameux Sieciech (2). Les livres liturgiques de l'abbaye montrent que l'on y faisait le premier octobre l'anniversaire du fondateur Boleslas et le 7 octobre celui du comte Wojslas. Nouvelle preuve qu'il s'agit bien de Krzywousty,

(1) MP., II, 518.

(2) Gallus, II, 16.

mort à cette époque de l'année et non de Chrobry mort en juin.

Les actes donnent à l'église le titre de *Ecclesia sanctae Trinitatis monasterii Calvi Montis*, jusqu'au premier quart du XIV^e siècle. Alors seulement le nom de Sainte-Croix paraît dans la nomenclature officielle.

Les documents attestent depuis 1308 le culte d'une relique de la Sainte Croix ; et ce culte est sans doute plus ancien : les Annales de Sainte-Croix nous disent que les Tartares, en 1287, n'osèrent pas piller le couvent par respect pour la relique ; un seul des manuscrits, celui qui était à la cathédrale de Cracovie dans la Bibliothèque des Vicaires, aujourd'hui Krasinski 83, reconnaît que le couvent fut pillé et la relique enlevée. Długosz a vu celle qui existe encore : cinq parcelles de la Vraie Croix dans un reliquaire d'argent en forme de croix à double croisillon.

Ce même manuscrit des Vicaires laisse entrevoir que la croix d'Emeric était revendiquée par un autre sanctuaire polonais : l'église de Kazmierz en Posnanie, dédiée à Saint Martin, et que l'on considère comme le lieu du martyre des Cinq ermites, assassinés en 1003. « *Henricus filiam Meschonis in uxorem duxit et ad Calvum Montem donavit sanctam Crucem quam in pectore gerebat ecclesie et fratribus santi Benedicti vel ante Kazy-miriam vel in Lysiec* (1). » Ces derniers mots, ajoutés évidemment par une autre main dans le manuscrit que reproduit celui des Vicaires, sont le seul vestige de cette tradition de Kazmierz.

On ne peut songer à traiter comme un document historique une tradition aussi tardive et aussi peu consistante. Mais comment est-elle née à Lysa Góra ?

(1) MP., III, 60-61.

Je pense qu'il faut la mettre en relation avec une autre tradition locale, d'après laquelle les premiers moines de la Montagne Chauve venaient du Mont Cassin. Cette tradition est déjà acceptée et même affirmée par Długosz : il assure que, presque jusqu'à son temps, tous les moines sont venus de là-bas ; ce qui est une erreur, car on connaît dès le ^{xiii}^e siècle des moines et des abbés certainement polonais.

L'appartenance cassinienne fut admise par Pie IV en 1562 dans une bulle d'indulgences en faveur de l'église abbatiale : comme à l'ordinaire, la chancellerie pontificale ne fit que reproduire les termes de la supplique des impétrants. Le chapitre général de la Congrégation cassinienne tenu à Venise en 1652 admit la même prétention ; mais les actes officiels de cette Congrégation l'ignoraient encore en 1604 et en 1607. L'abbé de Tyniec exerçait son autorité sur Sainte-Croix en 1593, comme on l'a vu plus haut ; Stanislas Szczygielski, dans son *Aquila Polono Benedictina* (1663) range Sainte-Croix et les autres abbayes polonaises de Bénédictins sous l'archiabbaye de Tyniec. A force de persévérance, les moines de Sainte-Croix firent enfin triompher leur prétention. La bulle *Ex indulto* de Clément XI, du 22 mai 1709, organisait une Congrégation bénédictine polonaise sous le nom de *Sainte-Croix*, à la tête de laquelle se trouvait l'abbaye de la Montagne Chauve, et dans laquelle Tyniec ne venait qu'en troisième lieu, perdant sa primatie sept fois séculaire.

Or, la grande abbaye hongroise de Saint-Martin de Pannonie se considérait comme entièrement assimilée au Mont Cassin, déjà par son acte de fondation (1).

Le culte de saint Emeric attesté à l'abbaye de Sainte-

(1) Ladislas Erdélyi, *Histoire de l'abbaye bénédictine de Pannonhalma*, Budapest, 1901. — Fejer, *Cod. dipl.*, I, 280.

Croix, en plus de celui de saint Etienne et de saint Ladislas, a toutes chances d'être antérieur à la légende et d'en être même l'origine ; le culte liturgique précède la légende, la fait naître et n'en provient pas. Ce culte de saint Emeric serait alors l'indice de relations particulières avec la Hongrie ; on pourrait songer à les expliquer par le fait que Sainte-Croix est situé sur la grande route de Pologne en Hongrie : mais elle n'est pas la seule dans ce cas. On considérera donc comme très vraisemblable que la première colonie monastique installée sur la Montagne Chauve par Boleslas Krzywousty ait été appelée de Saint-Martin de Pannonie : de là l'abbaye de Sainte-Croix tiendrait et ses revendications cassiniennes et ses légendes hongroises sur Emeric. Il n'est pas impossible que la relique elle-même soit venue en effet par la Hongrie.

Sans y attacher trop d'importance, on notera que l'antique église d'Opatów, voisine de Sainte-Croix et qui a eu avec l'abbaye des relations mal éclaircies, mais très anciennes, était sous le patronage de saint Martin comme le grand monastère hongrois. Sous le même patronage était l'église de Kazmierz qui a disputé à Sainte-Croix l'honneur de posséder la croix reliquaïre d'Emeric. Kazmierz tenait peut-être aussi de quelque façon à Saint-Martin de Pannonie (1).

(1) Les abbayes languedociennes d'Aniane et de Gellone se disputaient ainsi une relique de la vraie croix, que la première disait tenir de Charlemagne et la seconde du comte Guillaume, *Chronicon Anianense*, MG. SS., I, 309. — *Vita sancti Guillelmi*, *Acta Sanct.*, maii VI, 806.

Note additionnelle

Franco Bellegradiensis episcopus

fut-il évêque de Transylvanie ?

Le premier fascicule de ces *Etudes* est consacré au problème de l'évangélisation de la Poméranie par la Pologne au cours du XI^e siècle. J'en rappelle la thèse essentielle.

Boleslas Chrobry établit un évêché de Poméranie à Kołobrzeg. Au temps de Boleslas Smiały, on trouve un évêque qui porte le titre d'*episcopus poloniensis* ; c'est un évêque du palais, chef de la chapelle et de la chancellerie, chargé en même temps de l'œuvre missionnaire, particulièrement en Poméranie. Vers 1125, sous Boleslas Krzywousty, l'*episcopus poloniensis*, qui eut à Kruszwica le quartier général de sa mission, devint évêque de Poméranie orientale et de Włocławek. Les deux voyages missionnaires d'Otton de Bamberg, entravés par l'empereur et l'archevêque de Magdebourg, ont été brefs et n'ont touché que la Poméranie occidentale.

Au début de cette dissertation, j'ai proposé une hypothèse d'après laquelle *Franco episcopus poloniensis*, sous

Wladislas Herman, celui qui conseilla le pèlerinage à Saint-Gilles de Provence, devrait être identifié avec un *Franco Bellagradensis episcopus* qui assistait en 1081 à la consécration de l'église de Saint-Hubert d'Andenne et de la crypte de cette église consacrée à saint Gilles. Cette Bellagrada serait Belgard sur la Persánta, capitale de la Poméranie à cette époque. J'ai démontré que ce Franco ne peut pas avoir été évêque de Belgradum (Zara Vecchia) sur la côte dalmate. J'expédiais sommairement en passant Alba Julia de Transylvanie et Alba Regia de Hongrie, en indiquant que « ni l'une ni l'autre n'a été ville épiscopale. » Je parlais du XI^e siècle, et j'aurais dû le dire expressément, car on s'y est mépris.

M. Félix Pohorecki a bien voulu rendre compte de mes deux premières *Etudes* dans le *Rocznik historyczny* pour 1930.

Il s'attache principalement à me convaincre que j'ai commis une lourde erreur et affirmé qu'Alba Julia de Transylvanie, n'a jamais été, au cours des siècles, siège épiscopal ; il se pique à son propre jeu, et entreprend sérieusement d'établir que *Franco Bellagradensis episcopus* était en 1081 évêque de Transylvanie (1). Voyons ce qu'il faut en penser.

(1) La recension de M. F. Pohorecki a paru dans le *Rocznik historyczny*, VI (1930), I, p. 110-116. Toute longue qu'elle soit, le lecteur ne pourra y trouver l'exposé de ma thèse ; il croira que je n'ai guère écrit que pour identifier Franco Poloniensis avec Franco Bellagradensis. M. Pohorecki examine aussi mon étude sur l'épithaphe de Boleslas Chrobry. Mes conclusions l'ont évidemment surpris, et son compte rendu marque fortement cette surprise. Je lui demanderai simplement de m'expliquer, si l'épithaphe est du xiv^e siècle, comment Boleslas peut y être dit né d'un père infidèle (*perfido patre*) ; et de m'expliquer encore, si les vers de l'épithaphe sont dans leur ordre primitif, comment il est possible qu'un vers soit séparé par quelques autres de celui qui lui fait suite immédiate, grammaticalement et logiquement.

Au début du XII^e siècle la tradition ecclésiastique hongroise, qui s'exprime dans la Vita Major de saint Etienne, attribue à ce saint roi la fondation des dix évêchés qui existaient à ce moment.

Cette donnée traditionnelle a passé dans les ouvrages de vulgarisation, tels que la vieille encyclopédie allemande à laquelle se réfère M. Pohorecki. On peut admettre que cinq évêchés ont sûrement existé avant la mort de saint Etienne : Esztergom, Kalocsa, Vezprim, Cinq Eglises (Peés) et Csanad. Vers 1075 il y avait au moins six évêques qui signent le privilège du roi Geiza Magnus en faveur de l'abbaye qu'il fondait près de d'Esztergom. Ce sont l'archevêque Jérémie, Didier de Kalocsa, « et les évêques Aron, Franco, Lazare et Georges qui gouvernent en paix leurs évêchés » (1). On a l'impression que tout l'épiscopat hongrois est là. Sous Ladislas († 1097) le nombre a dû s'élever à neuf, et à dix si l'on y comprend Zagreb fondé après le 18 avril 1093. Mais nous n'avons pas à établir la date de fondation de tous les évêchés de Hongrie. Seul en ce moment nous intéresse celui d'Alba Julia en Transylvanie.

Cette ville est l'ancien municipe romain d'Apulum en Dacie : son nom d'Alba Julia lui vient peut-être de Julia Domna, femme de Sévère et mère de Marc Aurèle ; les savants hongrois y reconnaissent plutôt le nom de Gyula de Transylvanie. Les Slaves du pays ont pu appeler Apulum Belegrad ou la Ville Blanche, puisque les Hongrois lui ont donné le nom équivalent de Fehervar : mais je ne sais aucun document historique qui mentionne la ville sous ce nom slave. Il y a bien un Fehervar qui est appelé *Bellegrave* dans le *Liber Censuum*, mais il s'agit de Székos Fehervar ou Albe Royale. Cette ville où s'élevait

(1) Le texte le plus correct est dans le Vidimus d'Etienne II (1124). Fejer, Codex dipl., I, 428-439, et II, 79.

la fameuse collégiale de Notre-Dame est devenue siège épiscopal en 1777.

L'évêque qui siégea au moyen âge à Alba Julia s'appelle uniformément *Episcopus Ultrasylvanus*, plus tard *Transylvanus* ou *Transylvaniae*. Le premier qui paraisse avec ce titre est un certain Simon qui figure dans un document de 1113 avec onze autres évêques, y compris ceux de Zagreb et de Jadera, hors de la Hongrie propre (1).

Et encore ce document ne se présente-t-il pas avec des garanties absolues ; le premier évêque transylvain qui soit bien attesté par documents est Gauthier que l'on trouve peut-être en 1137 et certainement en 1156.

Gams (*Series episcoporum*, p. 381) accepte cependant le Simon de 1113 comme le premier évêque transylvain ; nous ferons comme Gams, sous bénéfice d'inventaire.

Dira-t-on que l'évêque de Transylvanie a existé sans que son titulaire figurât dans aucun document ? Soit, mais alors qu'on donne cela comme un postulat purement arbitraire. Et encore c'est impossible. M. Pohorecki a oublié que la Transylvanie au cours du XI^e siècle était entre les mains des Petchenègues et des Cumanes païens. Si M. Pohorecki veut bien jeter un coup d'œil sur l'*Atlas historique* de Spruner-Mencke (cartes 73 et 74), il y verra que la Transylvanie jusqu'à la fin du règne de saint Ladislav resta en dehors de l'organisation ecclésiastique hongroise et n'eut pas de siège épiscopal avant, au plus tôt, le règne de Coloman.

M. Pohorecki fait en passant une incursion malheureuse sur le terrain de l'histoire du culte de saint Gilles ; il semble croire que ce culte était répandu dès longtemps en Hongrie. Or l'expansion européenne de la dévotion à saint Gilles, particulièrement son expansion vers les Alle-

(1) Paul Fabre, *Liber censuum*, l. I, p. 148.

magnes, par le Nord de la France et la Lorraine, n'a pas commencé avant 1070.

Les sanctuaires de saint Gilles à Reims et à Saint-Hubert d'Andenne sont de peu postérieurs à cette date ; celui de Liège est seulement de 1121. Les Clunisiens ont favorisé cette expansion à partir du moment où l'abbaye mère de la Vallis Flaviana a été mise sous leur influence (entre 1074 et 1077).

Le culte de saint Gilles a été apporté en Hongrie, non point par infiltration diffuse, mais directement et d'un coup, par Odilon, abbé de Saint-Gilles, qui accompagnait le légat Theuzo en 1091. Il n'y en a aucune trace avant cette date (1).


Si donc on trouve en Hongrie un évêque Franco en 1075, il n'y a aucune possibilité d'en faire un évêque de Transylvanie et le propagateur du culte de saint Gilles en Hongrie. Nous persistons à penser que le *Franco Bel-lagradensis episcopus* qui assista à la consécration de la crypte de Saint-Gilles à Andenne est probablement identique au *Franco Poloniensis episcopus* qui fit envoyer à Saint-Gilles de Provence la pieuse ambassade de Wladislas Herman, et qu'il était évêque missionnaire de Poméranie.

(1) Acte de fondation de l'abbaye de Saint-Gilles de Sumegh, dans MÉNARD, *Histoire de la ville de Nîmes*, t. I, preuves, p. 24. Fejer, *Codex diplomaticus*, I, p. 468.



TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	5
BIBLIOGRAPHIE	9
Sources Hongroises	9
Sources Polonaises	10
Sources Etrangères	11
Travaux Modernes	12
CHAPITRE PREMIER. — Histoire sommaire de la Hongrie au xi ^e siècle	15
CHAPITRE II. — Les Vies des saints hongrois du xi ^e siècle.	25
CHAPITRE III. — Les remaniements de l'histoire de Hongrie	35
CHAPITRE IV. — La légende d'Attila	43
CHAPITRE V. — Premiers remaniements polonais de la légende hongroise	49
CHAPITRE VI. — La légende hongaro-polonaise	59
CHAPITRE VII. — Les légendes hongaro-polonaises de l'Abbaye de Sainte-Croix	71
NOTE ADDITIONNELLE	81



300053045563

Biblioteka Główna UMK



300053045563



TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	5
BIBLIOGRAPHIE	9
Sources Hongroises	9
Sources Polonaises	10
Sources Etrangères	11
Travaux Modernes	12
CHAPITRE PREMIER. — Histoire sommaire de la Hongrie au xi ^e siècle	15
CHAPITRE II. — Les Vies des saints hongrois du xi ^e siècle.	25
CHAPITRE III. — Les remaniements de l'histoire de Hon- grie	35
CHAPITRE IV. — La légende d'Attila	43
CHAPITRE V. — Premiers remaniements polonais de la légende hongroise	49
CHAPITRE VI. — La légende hongaro-polonaise	59
CHAPITRE VII. — Les légendes hongaro-polonaises de l'Abbaye de Sainte-Croix	71
NOTE ADDITIONNELLE	81

Grenoble. — Imp. AUBERT, 5, rue des Dauphins.